



<http://www.numelyo.bm-lyon.fr>

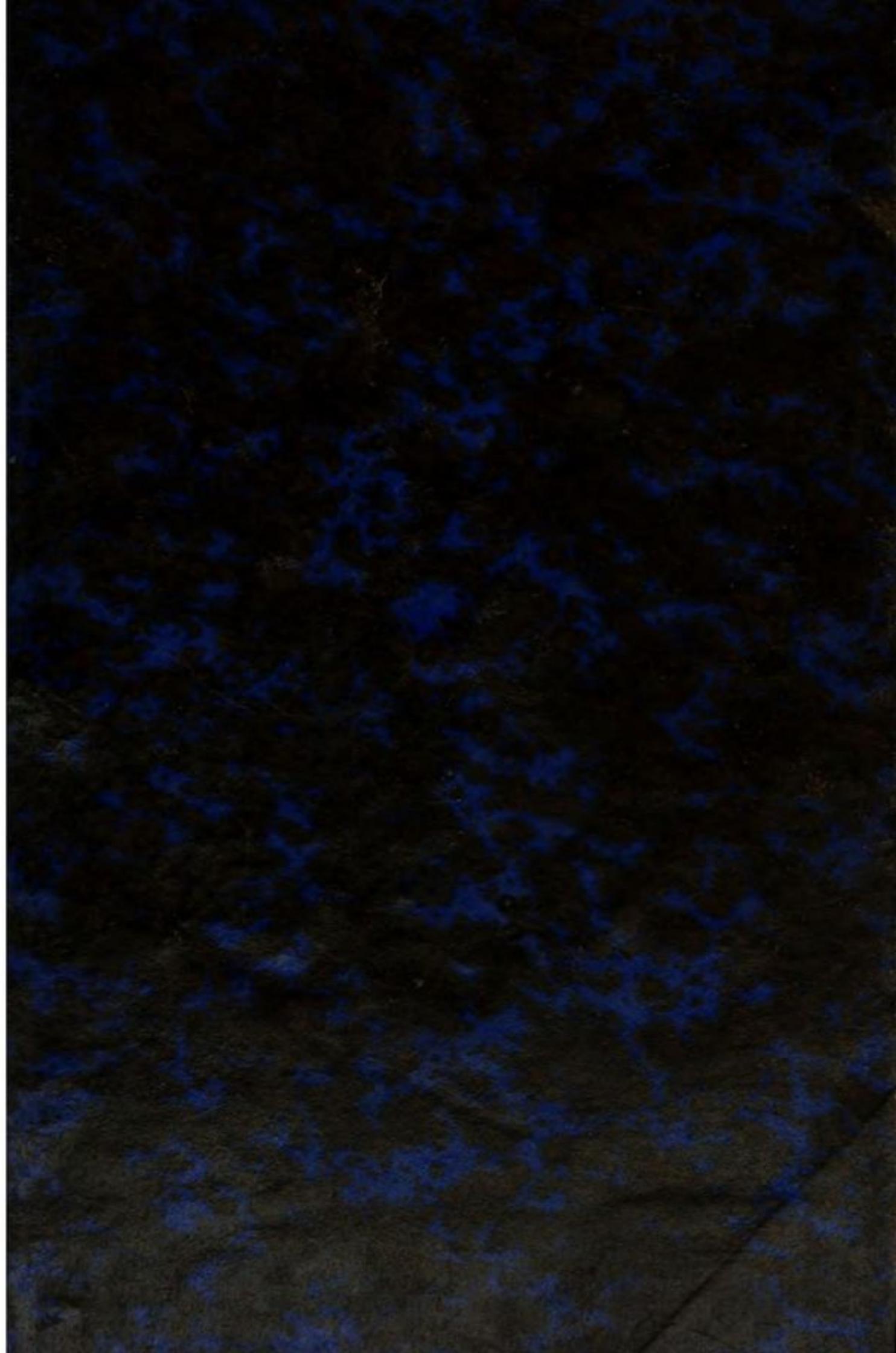
Rêveuse

Auteur : Lesguillon, Hermance, 1812-1882

Date : 1833

Cote : 800300

Permalien : http://numelyo.bm-lyon.fr/BML:BML_00GOO0100137001102793838



800300

d. #
Sandrin

(Hermanice)

1770

B.L.2 - 857

à la Bibliothèque par M. Collobert. =

1887.

17770 159

RÊVEUSE.

· IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, RUE DE LA MONNAIE, 11.

800300

RÊVEUSE.

HERMANCE SANDRIN.



PARIS

JUST-TESSIER,
QUAI DES AUGUSTINS, 32.

MAME-DELAUNAY,
RUE GUÉNÉGAUD, 25.

1833



UN MOT.

11

12

13

14

15

16

17

18

19

11

12

13

14

15

16

17

UN MOT.



—

Encore des vers ! et des vers de femme !

Ce n'est pas ma faute, à moi ; Dieu, qui a mis de la poésie en mon ame , ne m'a pas défendu de la parler. Je n'ai pas réfléchi s'il en fallait ou s'il n'en fallait plus : je l'ai versée comme un vase trop plein répand

ce qu'il ne peut retenir. Le volcan ne souffre pas sans se plaindre ; il soupire ses flammes ; il jette autour de lui ce qui l'étouffe , et embrase ce qui l'entourne ! L'ame est ainsi : elle brûle qui la touche. L'ame d'une femme , forcée de se renfermer, est heureuse quand elle peut s'échapper sans blâme et se confier sans se compromettre. Que lui est-il permis ? les sciences, les arts. Car il lui faut toujours un amour, une passion : je plains celle qui n'en a pas de ce genre ; je la plains seulement , et j'ignore si Dieu a voulu qu'on la blâmât.

Ainsi , mon ame , à moi, s'est affectionnée pour la poésie , s'est confessée toute à elle : comme une terre indulgente, comme un sol généreux , ma poésie a tout souffert , le beau et le mauvais temps. Elle a souffert beaucoup de mauvais temps surtout , va-t-on dire : mais , attendez ! la

saison n'est pas très-avancée; l'espérance peut amener un beau jour! un beau jour de soleil sèche bien des orages!

Il y a dans le poète deux caractères distincts, la patience et la folie : la patience, proprement habillée, tirée à quatre épingle, peignée, lissée, par la science et par le luxe de l'art; puis la folie irrégulière, ardente, passionnée, enfant gâté de l'ame qui raisonne et lutte avec le bon sens pour n'agir qu'à sa tête et suivre ses élans, se drape avec abandon, négligence; souvent même arrive sans penser à se parer, laissant voir des beautés si elle en a, et sortant nue comme Dieu l'a faite. Oh! ne vous récriez pas! elle est toute aussi pure, aussi chaste, puisque, sans chercher à plaire, elle n'a pas choisi ce qu'il fallait être ou ne pas être.

Prends garde, ma pauvre poésie, de ressembler un peu à cette folle. Pardon-

nez , amis , et grondez si je le mérite. Le temps range la folie , l'indigence range le prodigue. Je me corrigerai de tout , car j'ai des croyances ! Oui ! des croyances. Le siècle est dépoétisé. L'amour est aveugle , dit-on depuis long-temps : c'est moi qui suis amoureuse de la poésie ; je la vois toujours fraîche, belle, et comme la nature faite pour être de mode en tout temps. La poésie morte avant , cela ne se peut : c'est l'ame de la vie ! de la jeune vie ; c'est le ciel des illusions ; c'est ce beau dôme bleu pailleté d'étoiles que nous voyons avant de nous glacer dans des régions froides , dans un espace vide qui s'étend davantage à chaque pas , et qui fait demander : Où est Dieu ? la vie réelle , enfin. Eh ! n'avons-nous pas le temps d'y arriver ? La vie est comme les saisons. Que d'hivers pour un été ! que de vieillesse pour un peu de jeunesse ! Pourquoi si vite ou-

vrir les yeux ? La vue vient assez tôt avec l'âge ! On se trompe : notre siècle n'est pas dépoétisé : au contraire , il n'y a pas assez de poésie pour les ames ! A quoi cela tient-il ? Je ne sais. Quelquefois je me dis : Comme la royauté elle n'est qu'absente ; elle n'est pas morte ; elle reviendra de son exil : elle est comme la religion qui naît avec le cœur ; quand bien même on ne la parle plus, on la sent. Des athées, jaloux et malheureux de l'être , assurent qu'on ne croit plus : je crois , moi , et d'autres encore , que pour l'ame qui pleure il est des larmes , pour la pensée de la pensée , pour l'ame de l'amour. Le monde ne pourra jamais se passer plus de l'une que de l'autre ; la poésie , c'est Dieu , et l'amour , c'est la vie.

Un mot d'excuse à présent pour venir seule , sans appui littéraire , sans attacher en tête de mon pauvre petit volume une

enseigne célèbre , et me présenter ainsi pauvre de parure et de titres de noblesse, sans la recommandation de ces hommes qui font la France ! de ces hommes aux noms si beaux que je n'ai besoin d'écrire pour qu'on les sache ; comme l'univers , ils ont tous les échos pour les répéter.

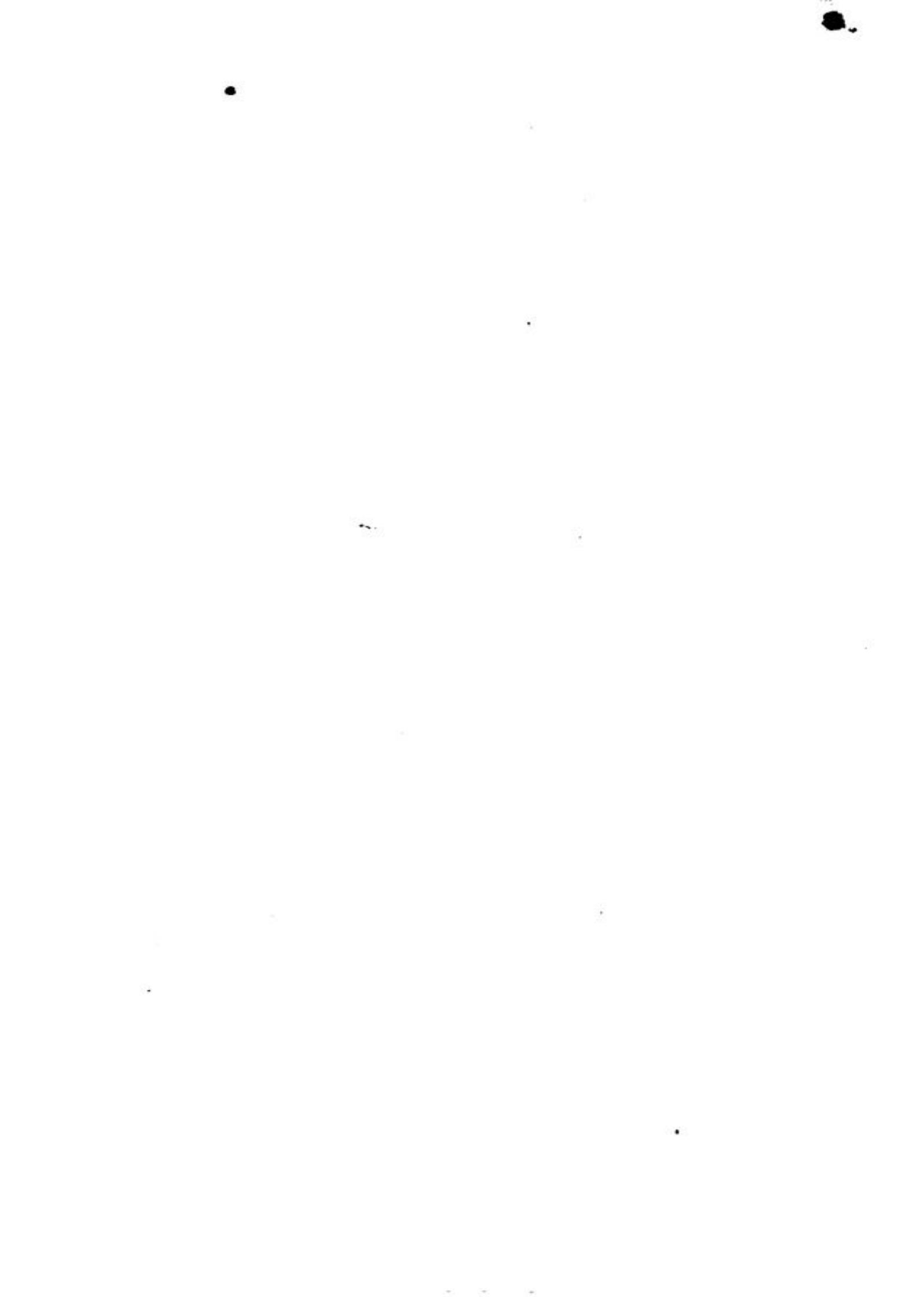
Je ne veux pas , en parvenue , me dorer d'un luxe que je n'ai pas dignement gagné , et demander un appui trop faible pour ma faiblesse. Je ne veux pas d'un décor qui me pâlisse, c'est de l'orgueil, si vous voulez , mais ce n'est pas de l'audace.

Je ne demande pour le moment qu'un peu de lumière à mes pensées naissantes, avant qu'elles aillent expirer dans l'oubli.



MÉLANCOLIE.





MÉLANCOLIE.

Ma mère, laisse-moi rire et chanter sans cesse ;
Laisse-moi t'embrasser, t'accabler de tendresse :
De mes pensers le feu s'éteint :
Un chagrin vague et lourd fatigue ma faiblesse :

Sur mon front jeune encor je tremble qu'il paraisse,
Je crains qu'il pâlisse mon teint.

Le chagrin ! qu'il est laid et que je le redoute !
Comme il sait arracher les roses de sa route,
Pour laisser croître des soucis !
Il couvre la fraîcheur, la beauté, la jeunesse,
Des sillons effrayans de la triste vieillesse ;
Par lui que de jours obscurcis !

Dans la saison d'été c'est une éclipse noire :
Dans un jeune matin à la nuit il fait croire ;
Il cache à nos yeux le soleil ,
Ce beau soleil doré qui, charmant notre vue,
Éclaire l'avenir qui va jusqu'à la nue
Et décore notre réveil.

Te parler de chagrin ? mais quoi ! cela t'étonne ?

Est-ce alors que je ris ou bien que je fredonne

Des chants qui peuplent mes loisirs ?

Est-ce quand je me pare et que je me fais belle,

Que je mets follement et bijoux et dentelle,

Que rien ne manque à mes désirs ?

Oh ! ce n'est pas non plus lorsqu'au bal on m'invite,

Au bal, où le plaisir vient et passe si vite :

Le plaisir n'est pas le bonheur.

De sots adorateurs quand je suis amusée,

Que viennent-ils m'offrir ? Une chanson usée

Qui ne peut aller à mon cœur.

C'est avoir du chagrin que de n'aimer personne :

Son cœur n'est pas pour soi, car toujours on le donne,

On le donne pour de l'amour.

De l'amour, il m'en faut, mais noble, ardent, suprême ;

Oui, je veux un écho quand je dirai : Je t'aime !

Et je le dirai tout le jour.

Où puis-je rencontrer l'ame où mon ame aspire ?

C'est en vain que je cherche, en vain que je soupire,

Mon accent n'est pas assez haut :

Mais il en est en eux un que j'entends qui sonne :

C'est de l'or, c'est de l'or que leur hymen moissonne :

Aux hommes voilà ce qu'il faut !

J'en conviens, pour s'aimer il est des lois à suivre :

Faire autrement que tous c'est ne pas savoir vivre :

Aux lois je veux me conformer :

Vienne donc un mari, qui me pèse, m'achette,

Dépasse avec ma dot ce qu'il doit en cachette :

Il fera semblant de m'aimer.

Il faudra lui donner mon ame, ma pensée,

Avec toute ma vie à peine commencée :

Je le craindrai sans le chérir :

Un mari sans amour n'est pas ce que j'envie,

Je suis trop jeune encor pour enterrer ma vie :

Je veux vivre avant de mourir.

Je ne veux plus penser, je veux être joyeuse ;

Le bonheur embellit, j'aurai l'air d'être heureuse :

Je rirai, j'aurai l'air coquet :

Que diront-ils alors ? Ils diront : Elle est femme,

Une fleur, un oiseau suffisent à son ame :

Notre sort..... voilà ce qu'il est.

Ma mère, laisse-moi rire et chanter sans cesse ;
Laisse-moi t'embrasser, t'accabler de tendresse :

De mes pensers le feu s'éteint :

Un chagrin vague et lourd fatigue ma faiblesse :

Sur mon front jeune encor je tremble qu'il paraisse,
Je crains qu'il pâlisse mon teint.



A MA MERE.



A MA MÈRE.

Ta vie a passé dans la mienne :
Pour toi, mon guide, mon soutien,
Plus un bonheur qui t'appartienne,
Plus un rire qui soit le tien.

Quand sur ma santé le malaise
Passe, en m'elevant le sommeil,
Ta crainte l'endort et l'apaise,
Et ta nuit n'est plus qu'un réveil.

Lorsque mon ame désireuse,
Comme un instrument qui frémit
Soupire seule et malheureuse,
Avec le mien ton cœur gémit.

Tu laisses le bonheur du foyer domestique
Pour t'occuper de mes ennuis,
De mon illusion, menteuse, chimérique,
Entretien de mes jours et rêve de mes nuits.

Car l'avenir en moi fermente,
Et l'avenir.... oh, qu'il est beau!
A mes yeux, à mon ame ardente,
Il dévoile un large tableau.

Alors je suis rieuse et folle,
Et, complice d'un jeu d'enfant,
Je ris à la mouche qui vole,
A l'oiseau qui part triomphant.

Sur ta lèvre soudain j'aperçois un sourire:

Tu me dis : Je ris de pitié!

Moi, dans tes yeux ravis je vois briller et luire

Les douces larmes d'amitié.

La mort aussi tu la redoutes :
Ce n'est pas mourir que tu crains :
C'est de me laisser sur ces routes
Où Dieu sema tant de chagrins !

Oh ! je le sens, ma bonne mère !
Il n'est rien d'aussi vrai que toi :
L'égoïsme couvre la terre :
Ton égoïsme à toi, c'est moi !

Toutes les richesses du monde,
Tous les bonheurs, tous les amours,
Ont une source peu profonde
Qu'épuise chacun de nos jours :

Mais ton amour à toi , trésor profond , sublime !

Ma vie à chacun de ses pas

Le creuse , le dépense , et n'y voit pas d'abîme :

Les douleurs ne l'épuisent pas.

Et pourtant je veux une chaîne

Où mon être soit enlacé !

Il me faut et souffrance et peine ,

De l'avenir et du passé !





PRIÈRE A DIEU.

• **



PRIÈRE A DIEU.

**Quand il est des enfans tout frêles, tout petits,
Pauvres oiseaux tombés sans plumage et sans nids,
Qui n'ont pour se chauffer qu'un souffle de misère,
Pour leurs petits pieds nus qu'une écorcheuse terre**

Rouge au sang de leurs pas, comme l'agneau paissant
Qui laisse de sa laine aux buissons en passant ;
Pour qui tout sol est dur ; délicates charrues
Qui traînent leurs douleurs, en sillonnent les rues ;
Enfans, dont le baptême est dans la pauvreté,
Dont le seul héritage est la mendicité,
Qui ne dorment jamais qu'un sommeil d'insomnie,
Comptent des jours plus longs que la mort d'agonie,
Vivans, n'ont pas d'habits, morts, n'ont pas de linceuls,
Et qui n'auront pas même un tombeau pour eux seuls !

Devant tant de douleurs qui font jaillir du monde
La voix des malheureux lamentable et profonde,
J'ose me plaindre, moi, moi, qui souffre si peu !
Oh ! si tu m'entendais, n'écoute pas, mon Dieu !

Tandis que ma pensée amèrement déplore
Ces malheurs, il en est d'aussi tristes encore !
Ces jeunes filles donc ! sans printemps, sans beaux jours,
Qui n'ont que l'indigence et qui n'ont pas d'amours,
Tristes fleurs, que jamais ce beau soleil n'éclaire,
Qui redoutent d'aimer et frémissent de plaire,
Qui baissent tristement leur regard abattu,
Dont on méprise tout jusques à la vertu !
Trop sages pour chercher un rayon éphémère
Qui brûle et jette au cœur une fumée amère,
Elles laissent leurs ans stérilement s'enfuir,
Et seules sans époux se sèchent à languir :
Un travail exigeant les cloue en leur demeure ;
C'est un gémissement qui vient sonner chaque heure,
Et chaque heure en passant leur répète en son cours :
Pour du repos, jamais ! pour des tourmens, toujours !

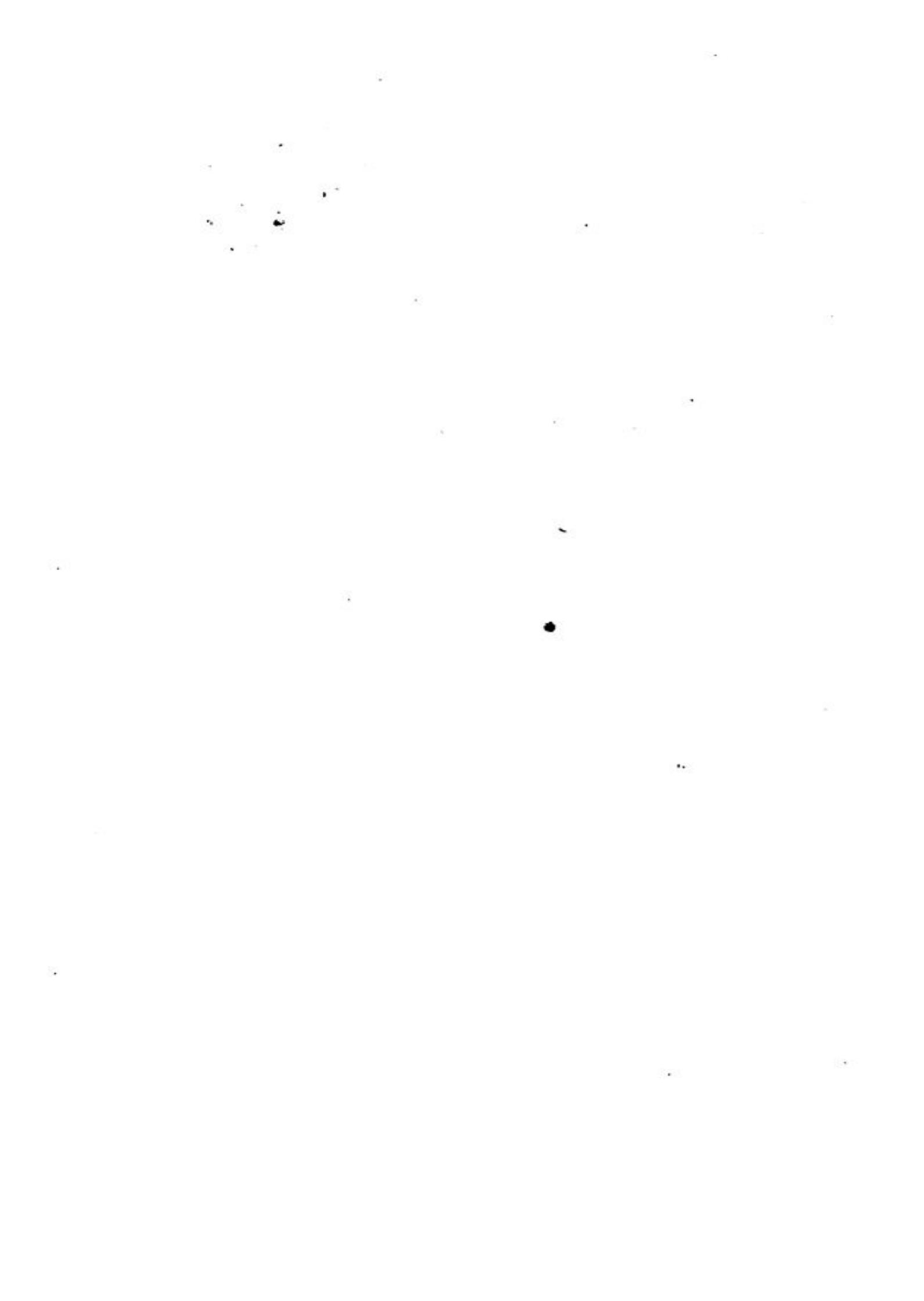
Devant tant de douleurs qui font jaillir du monde
La voix des malheureux lamentable et profonde,
J'ose me plaindre, moi, moi, qui souffre si peu !
Oh ! si tu m'entendais, n'écoute pas, mon Dieu !

Mais à ses propres maux tout être peut suffire :
Dieu sait au patient mesurer le martyre :
Avec les mêmes coups ne se font pas les morts :
Contre le flux des maux, luttant, mais sans efforts,
Eux ! leur philosophie est dans l'indifférence :
Ils craignent tant finir qu'ils vivent de souffrance :
Ils ont tous les chagrins qui peuvent se guérir ;
Mais il en est, hélas ! et dont on doit mourir !

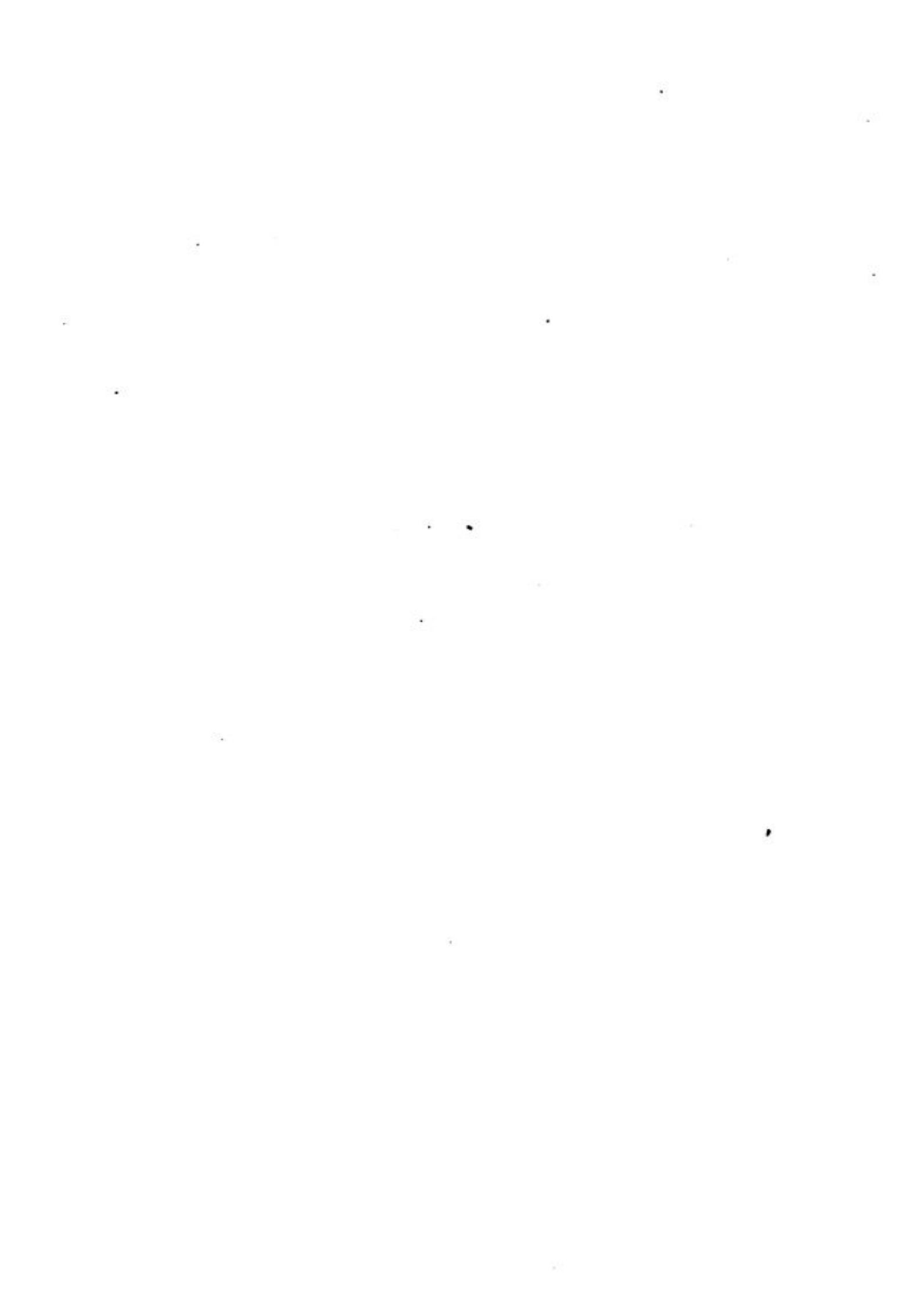
L'art peut ressusciter notre force abattue :
Le corps nous aide à vivre, et c'est l'ame qui tue!

Alors, si je me plains, moi, qui souffre si peu,
C'est mon ame qui pleure : écoute-la, mon Dieu!





SA DÉSILLUSION.



SA DÉSILLUSION.

- « La vie ! ah , j'en suis las ! me disait-il un jour ,
 - » Las du monde et de sa souffrance :
 - » J'ai pris tous les sentiers et cueilli tour à tour
 - » Les épines de l'espérance.

- » Je croyais à l'amour , et , comme un écolier
 » Confiant en son premier livre ,
- » J'allais cherchant ce moi , cette ame où me lier ,
 » Pour la respirer , pour en vivre.
- » J'admirais la beauté , ce perfide tableau
 » A la bouche rose et jolie :
- » J'approchais pour goûter la fraîcheur de cette eau ,
 » Ma bouche a rencontré la lie.
- » Je croyais tout , hélas ! Mais que ne puis-je encor
 » En imposer à ma mémoire ,
- » Ma mémoire qui sait tout ce que pèse l'or ,
 » L'or qui peut acheter la gloire ! »
- Il sait toute la vie hélas ! et pourtant moi ,
 Comment faire ? Je la commence !

Moi, je crois à l'amour, à la gloire, à la foi,
Je crois à l'avenir immense.

S'il dit : Je t'aime ; eh bien ! crédule à son amour,
Je lui réponds et je me blâme :
Mais je ne sais en moi ni voile ni détour
Où je puisse cacher mon ame.

Mon Dieu ! laisse-moi croire ; oh ! n'ouvre pas mes yeux !
Laisse-moi dormir en mon rêve !
Laisse la gaze d'or qui me montre les cieux ,
Si tu veux que mon jour s'achève !





DOUTES.

DOUTES.

**Si je pouvais changer, devenir grande et belle,
Enfin n'être plus moi,
Gardant mon souvenir : Oh ! non, ce n'est pas elle,
Se dirait-il à soi.**

J'aime mieux mon Hermance
Et son air sans beauté,
Le feu que son œil lance
Et sa triste gaité.

Oui, mais si je pouvais être laide et comtesse,
Laide avec beaucoup d'or!
Oh! je n'essaierai pas : je craindrais sa faiblesse,
Car il est faible encor!....
Par plus d'une maîtresse
Il a connu l'amour,
Ce trésor de jeunesse
Qu'on épuise en un jour.



A LAMARTINE.



A LAMARTINE.

Ma voix est faible , hélas ! et je ne puis encore
Faire monter mes chants vers le Dieu que j'adore :
Je ne puis qu'admirer, admirer et prier :
Pareille au frêle enfant qui s'efforce à crier ,

Mais dont les doux accens trop muets pour la terre ,
Seulement entendus par le cœur de sa mère ,
A d'autres qu'à ce cœur n'osent se confier.

Oh ! si j'avais un peu de la sainte musique
De cet orgue pieux, sonore et prophétique !
Interprète sacré ! si j'avais comme vous
Des cantiques si beaux qu'on les chante à genoux,
Hymnes religieux, immortelles louanges,
Qui vont de vous à Dieu par la bouche des anges,
Et font frémir d'orgueil les séraphins jaloux !

N'êtes-vous pas béni ! Là-haut que de lumières
Brûlent à votre nom ! Que de longues prières
Pour que vos jours sacrés se répètent constans,
En suaves concerts annonçant les printemps !

Que la même nature en votre voix plus belle
Prenne un charme de plus, une robe nouvelle!
Que votre frais pinceau rajeunisse le temps!

Par vous dans l'univers tout s'émeut et s'enflamme!
Poète généreux, vous versez de votre ame
Sous vos pas, en tout lieu, comme un divin encens
Qui, lorsqu'il a passé, parfume encor les sens;
Et tout pour votre muse a l'oreille attentive,
Et l'air même retient son haleine captive,
De crainte de troubler vos célestes accens.

Comme la nuit se tait, alors qu'en la campagne
Le rossignol épris module à sa compagne
Ses savantes chansons, l'herbe sous votre pied
Baisse sans bruit sa tête et vous fraie un sentier;

Et le torrent fougueux qui se heurte et qui saute,
S'appaise, s'adoucit ; et tout fier de son hôte,
S'agenouille, écoutant votre ame qui s'assied.

De vous tout est bienfait : même votre paresse,
Endormie et malade, à nos jours s'intéresse,
S'éveille en harmonie, et vos pleurs orageux
Donnent encore une ame à vos chants douloureux ;
Vos soupirs éloquens s'écrivent dans la France :
Notre égoïsme alors chérit votre souffrance
Qui calme et qui guérit nos plaisirs malheureux.

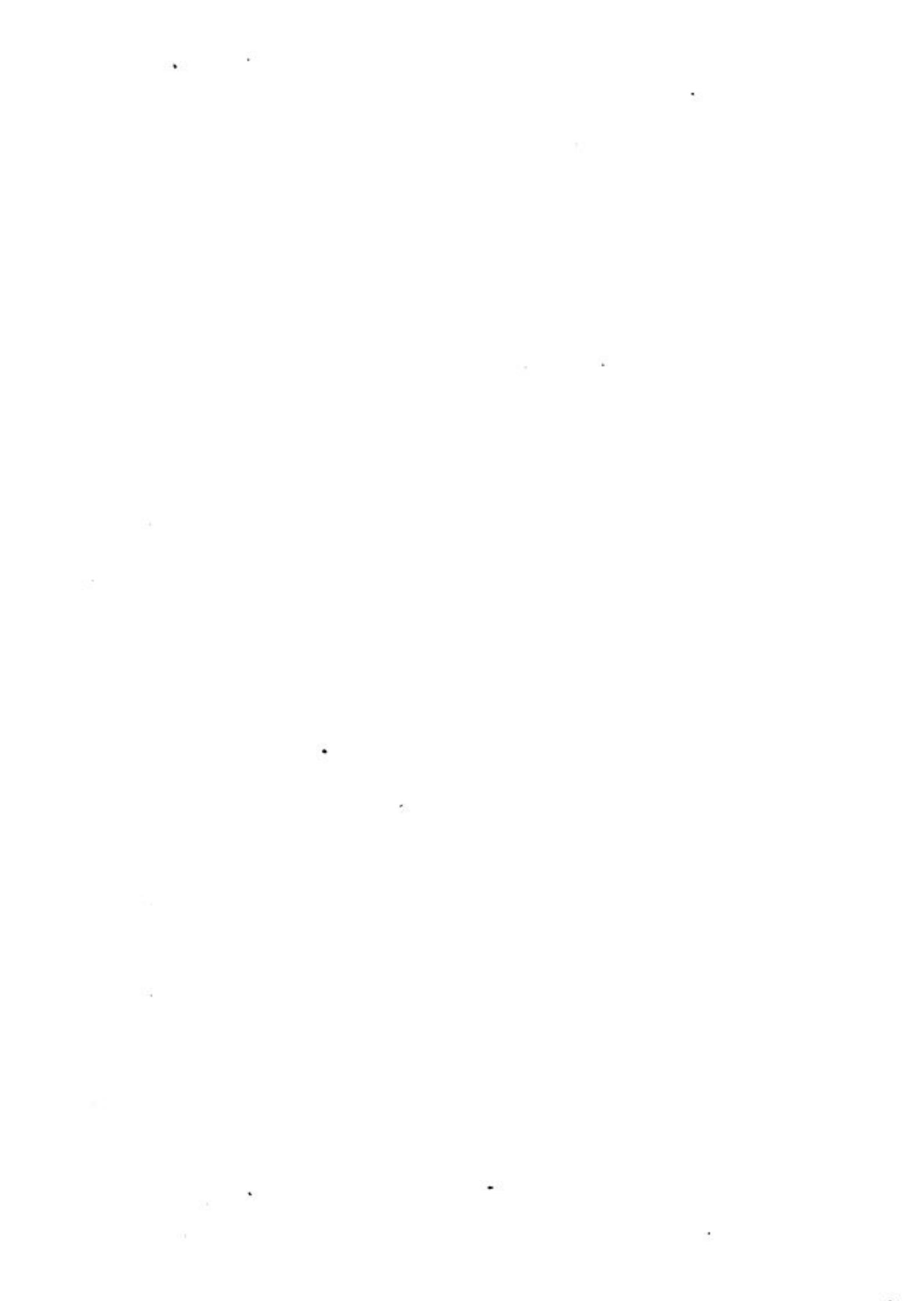
Comme autrefois Dieu fit de sa main protectrice
Descendre sur son peuple une manne nourrice,
Nouvelle poésie arrive, et vient semer
Des beautés en nos cœurs pour s'y fondre et germer ;

Et, prophète divin expliquant des mystères,
Vous envoyez vers nous vos pensers, monastères
Où seuls avec vous seul on aime à s'enfermer!

Moi, je voudrais chanter ces beaux vers que j'adore,
Hélas! et je ne puis, ma voix est faible encore,
Je ne puis qu'admirer, admirer et prier :
Pareille au frêle enfant qui s'efforce à crier,
Mais dont les doux accens, trop muets pour la terre,
Seulement entendus par le cœur de sa mère,
A d'autres qu'à ce que cœur n'osent se confier.



PRESENTIMENT.



PRESENTIMENT.

**Si quelque jour il atteignait la gloire !
S'il grandissait assez pour la saisir !
Son nom hardi , s'il augmentait l'histoire
De ces beaux noms que Dieu voulut choisir !**

De ce soleil attirant la lumière,
A son reflet je pourrais refleurir,
Et de ma vie alors je serais fière :
Non, comme lui, je ne veux pas mourir !

Toujours l'épine est près d'une couronne,
Toujours des fruits sont longs à recueillir !
Oh! le chemin que l'amour environne,
Sans s'effrayer, on peut le parcourir.
Que faut-il donc à l'arbre qui se penche ?
Un faible appui qui sache secourir ;
L'ame demande une ame qui s'épanche :
Non, comme lui, je ne veux pas mourir !

Si mon souris a pour lui quelques charmes,
Si dans mes yeux il a lu son bonheur,

**Pour son amour dont l'accent a des larmes,
Il n'aura pas un sourire moqueur :
De plaire à tous si j'ai parfois l'envie,
De ce travers il ne doit pas souffrir ;
Car c'est un seul qui doit avoir ma vie :
Non, comme lui, je ne veux pas mourir!**





A CHATEAUBRIANT.



A CHATEAUBRIANT:

Pourquoi donc est la vie où coulent tant de jours ?

A quoi bon traverser cette large rivière

Où nous nageons, perdus en son rapide cours,

Au milieu des trésors, entourés de misère ?

Comme des voyageurs trainés en pleine mer,
Qui vont pour découvrir fortune et nouveau monde,
Ayant pour toit le ciel et pour boussole l'air,
Nous cherchons un soleil dans une nuit profonde.

Nous allons, nous allons, l'espérance en nos mains,
Aveuglés aux rayons de sa belle lumière,
Dans tous les noirs sentiers, dans les sombres chemins,
Qui brillaient à nos yeux comme une fausse pierre.

Puis, chauves de jeunesse et faibles de sueurs,
Quand nous croyons trouver la fortune ou la gloire,
Rien, plus rien que la mort aux livides couleurs,
Qui vient nous remorquer à son char de victoire.

Quel sol a donc creusé nos pas ?
Qui retrace notre passage ?
Comme une fumée, un nuage,
Disparaissons-nous tous, là-bas ?

Comme on laisse une flamme éteinte,
Comme on oublie un jour passé,
Tout serait-il donc effacé,
Et notre joie et notre plainte ?

Quoi ! pas une voix qui réclame
L'écho triste et consolateur
Des chauds soupirs de notre cœur,
Des brûlans combats de notre ame ?

**

Les rois ont plus que nous de superbes palais,
Ils ont des habits d'or à brillante poussière,
Ils ont pour leurs ennuis d'étourdissans relais :
Toutes leurs passions se vautrent sans lisière.

Ils ont peuples pour marchepieds,
Soldats pour ravager les villes,
Ameuter les guerres civiles,
Et glaner de pâles lauriers.

Afin d'avoir routes faciles
A parcourir, à traverser,
Pour eux que de crimes utiles,
Et que de sang d'homme à verser !

**Mais l'univers aussi s'éveille ,
Ne sachant où trouver un port :
Souvent le peuple qui s'endort
N'est qu'un océan qui sommeille.**

**Et que devient alors fortune et royauté ?
Un beau jour emporté dans la foudre et l'orage
Qu'un souffle avait long-temps retenu ballotté ,
Un bâtiment qui fait naufrage.**

**Mais le trône de tous , et plus grand et plus fort ,
Un plus haut monument à racine profonde ,
Monde dans notre monde , inébranlable fort ,
Que ne peut la tempête entraîner comme une onde !**

C'est le génie! Oh! lui plus souverain qu'un roi,
Il gouverne, il agit sans soldats et sans hommes :
De fortune bâtard, sans la force et la loi,
Il nous fait ses sujets, rebelles que nous sommes!

Le génie est un dieu venu de notre Dieu,
Un soupir de son ame, un fils de sa pensée,
Qui nous apporte un peu de l'air de son saint lieu
Pour échauffer la vie en nos veines glacées.

Envoyé de son ciel, prophète de son choix,
Il nous semble toujours qu'il l'approche et le touche.
Nouveau Moïse, il a des accens de sa voix :
Dieu mit pour nous parler sa parole en sa bouche.

Il vient la répandre en nos cœurs,
Comme un feu déployant ses armes,
Comme un torrent versant des larmes,
Fécondant plaisirs et douleurs.

Dans nos ames qu'il utilise,
Lui seul débrouille le chaos :
La tempête élève les flots,
Le génie aussi fertilise.

Des vieux temps oubliés il cherche les lambeaux :
Aux cadavres des rois il remet des couronnes,
Il rallume autour d'eux souvenirs et flambeaux,
Pour la jeune mémoire il relève des trônes.

Hélas! oh oui! tout meurt, mais lui seul il survit!
Il reste encor debout quoiqu'avec nous il tombe :
Il palpite en nos sens, nous parle, nous ravit:
Les siècles en passant viennent rouvrir sa tombe.



A VICTORINE.



A VICTORINE.

**Je voudrais bien , jeunette fille ,
Penser et vivre comme toi !
Ainsi que toi bonne et gentille ,
Du bien suivre la douce loi !**

Tu n'as pas une ame orgueilleuse
Qui, voulant s'élever au ciel,
Rejette froide et dédaigneuse
La coupe où l'on trouve du fiel.

Je voudrais, chérissant la vie,
Ne jamais déplorer mon sort,
De gloire n'avoir pas envie,
Et, comme toi, craindre la mort.

Je ne répandrais pas de larmes,
J'aurais toujours la joie au cœur :
J'aimerais le bal et ses charmes,
Et ces voix qui chantent en chœur.

Le bal ! à ce mot ton œil brille
Et tu bondis comme un enfant :
La nuit tu rêves le quadrille
Que trace ton pas triomphant.

Tu crois encor, sur la cadence
Réglant tes bonds multipliés ,
Fouler le parquet que la danse
Fait glisser au loin sous tes piés.

Comme un galop l'heure s'écoule :
Quel dommage ! partir si tôt !
Ce plancher qui sous tes pas roule ,
Comme toi dormira bientôt.

Et la campagne si brillante,
Avec ses riches tapis verts !
Et sa belle onde murmurante,
Où vient se mirer l'univers !

Quand ce nouveau plaisir t'appelle,
Libre de ce monde odieux,
Joyeuse, tu reviens vers elle
Comme l'ange remonte aux cieux.

Tu plains les chagrins de la terre
Où tu passes sans l'effleurer ;
Comme Dieu tu chéris ta mère :
Le malheur seul te fait pleurer.

LA GLOIRE.



LA GLOIRE.

**Je sais une belle
Faité pour charmer,
La seule fidèle
A qui veut l'aimer.**

**Orgueilleuse et fière ,
Amante des dieux ,
On doit pour lui plaire
S'élever aux cieux.**

**Grande souveraine
A tout anoblir,
C'est la seule reine
Qu'on puisse choisir.**

**Comme une féerie
Qui sait amuser,
Vaine flatterie
Ne peut l'abuser.**

**Elle n'est pas femme
Qui se prend aux fleurs :
Il faut à son ame
Toutes les douleurs.**





DÉPART
POUR CHANTILLY.



DÉPART
POUR CHANTILLY.

Quel bonheur de partir quand il est nuit encore,
Lorsqu'en nos yeux ouverts lutte un peu de sommeil :
Aller à travers champs annoncer le soleil,
Et jusqu'en son berceau courir chercher l'aurore!

Des échos éveillés elle entend les chansons :
Du timide matin modeste avant-courrière,
Le voyageur perdu lui donne sa prière :
Son retour bienfaiteur éclaire les prisons.

Au reflet de son teint l'univers se colore :
A son haleine pure il semble s'animer :
Et de roses clartés son doigt léger décore
La route où le soleil va bientôt s'enflammer.

Que j'aime ton lever, ô radieuse amante !
Tu délaisses la nuit, empire du tombeau !
Tu redonnes la vie à la terre mourante
Avec le jour d'hier éteint comme un flambeau !

A mon premier regard qu'elle était fraîche et belle !
Son large peignoir bleu , parure du matin ,
Comme un manteau royal, jetait au-dessous d'elle
La chance d'un beau jour et d'un triste destin.

Mais la beauté toujours passe ainsi qu'un nuage :
L'aurore ce matin voulut briller trop tôt :
Ainsi l'amour trop tôt brûle au cœur du jeune âge,
Et la fleur au soleil se dessèche bientôt.

Tout-à-coup revêtant sa robe noire et grise,
Comme une église en deuil qui va chanter les morts,
Le ciel d'un voile épais s'obscurcit..... et la brise
Gronde comme un torrent qui surmonte ses bords.

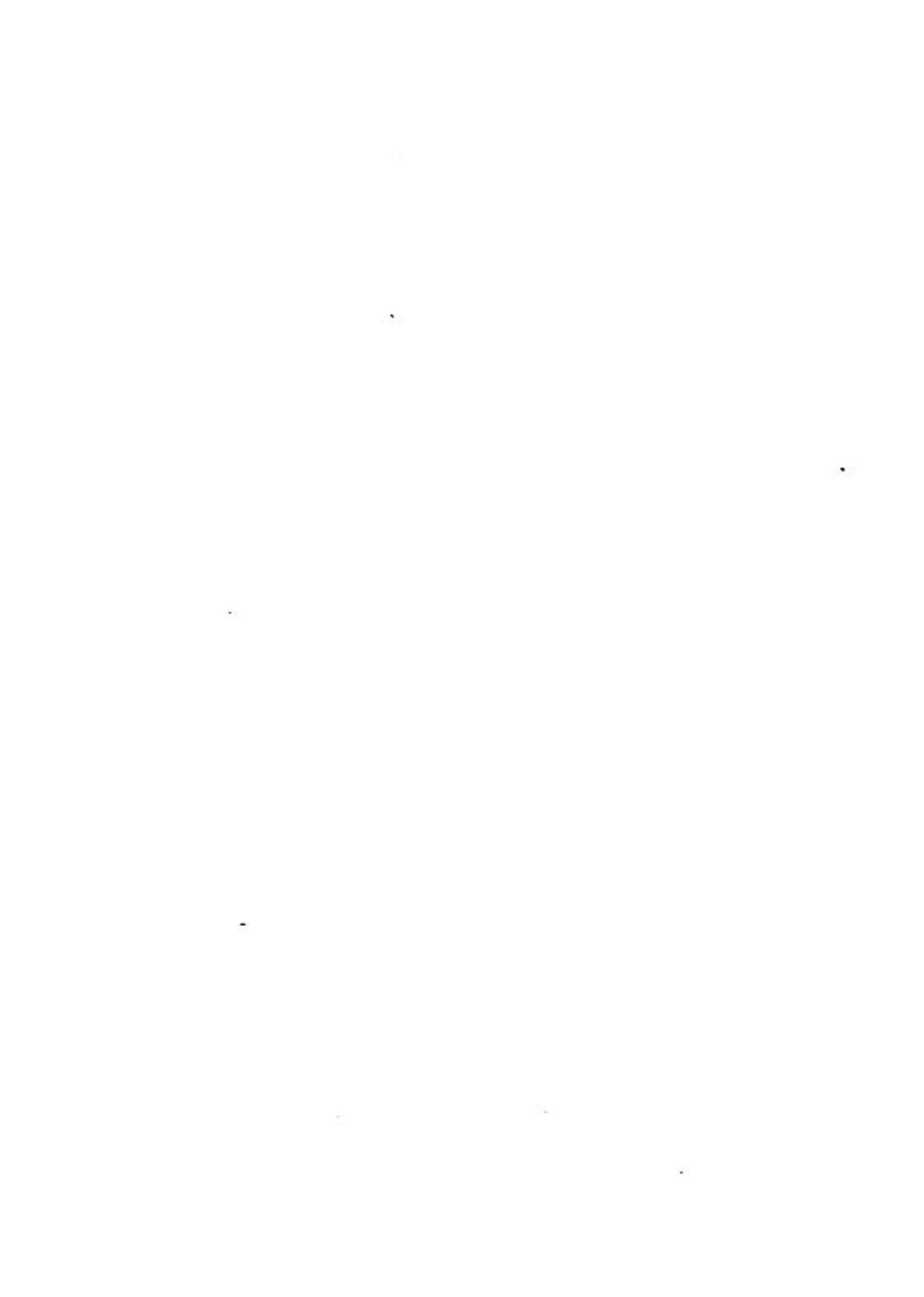
Ces montagnes d'argent que voient les hirondelles,
Comme des blocs de neige entre les pieds fondus,
Tombent avec fracas sur les vitres cruelles,
Et nous disent les pleurs par le ciel répandus.

Je ne sais trop pourquoi, je donnais à ma route •
Les soupirs, les regrets de mon cœur abreuvé;
Je n'aime plus Paris, et pourtant je redoute
Le pays enchanteur que j'avais tant rêvé.

Je suis à Chantilly que le soleil éclaire,
Paris est aujourd'hui loin de mes yeux absent :
Le souvenir toujours pense à qui sut lui plaire,
Et dans mes rêves, lui, m'en parlera souvent.

LES SOUHAITS.

★



LES SOUHAITS.

**Tout ce qui n'est pas moi
Me donne de l'envie :
J'ai de la jalousie ,
Je ne sais trop pourquoi.**

Oh! quel bonheur d'être la rose!
Germer d'un charme du zéphir,
Briller un jour et puis mourir,
Mourir aussitôt qu'être éclosé!

La rose que je voi
Me donne de l'envie :
J'ai de la jalousie,
Je ne sais trop pourquoi.

Mais mourir lorsqu'on est si belle!
Lorsqu'on est la reine des fleurs!
J'aime mieux répandre des pleurs :
Non, non ! je ne veux pas être elle.

Tout ce qui n'est pas moi
Me donne de l'envie :
J'ai de la jalousie,
Jé ne sais trop pourquoi.

Mais si j'étais la marguerite !
Cette fleur n'a jamais vingt ans :
Elle vient après le beau temps ;
Pauvre raison ! elle t'imité !

La marguerite en moi
Fait naître de l'envie :
J'ai de la jalousie,
Je ne sais trop pourquoi.

Que de fois elle dit : Je t'aime !
Mais non pour elle ; quel tourment !
Bien connaître ce mot charmant,
Et ne jamais aimer soi-même !

La marguerite en moi
N'excite plus l'envie :
J'ai de la jalousie,
Je ne sais plus pourquoi.

Si j'étais l'oiseau volontaire !
Il n'a ni préjugés, ni lois :
Le hasard seul guide son choix,
Et rien ne l'attache à la terre.

Petits oiseaux, en moi
Vous excitez l'envie :
J'ai de la jalousie,
Mais je sais bien pourquoi.

Parmi les jardins qu'il ravage
Il promène sa liberté :
Quoique faible, il est redouté :
Je dois garder mon esclavage !

Petits oiseaux, en moi
Vous excitez l'envie :
J'ai de la jalousie,
Mais je sais bien pourquoi.

Oh mais ! si j'étais l'hirondelle,
Qui peut voir ce qu'on fait là-haut,
Et lorsque revient le temps chaud,
Nous le rapporte sur son aile !

Douce hirondelle, en moi
Tu fais naître l'envie :
J'ai de la jalousie,
Mais je sais bien pourquoi.

Mais l'hiver peut devancer l'heure :
La mort aussi ne prévient pas :
Parfois au bord de sa demeure
Le froid peut arrêter ses pas !

**De larmes chaque jour la terre est arrosée :
Chacun a son ennui, je garde ma pensée.**



A CLORINDE.

A CLORINDE.

—

**Son ame inspirée
Voit dans l'avenir
La route éclairée :
Ange ! il faut venir!**

Ce n'est pas un trône
Qu'appellent ses vœux :
C'est une couronne
Pour tes blonds cheveux !

Il veut que la gloire
Brille à tes beaux yeux :
Que chaque mémoire
Te répète aux cieux.

Ses penses de flamme
Font, avec tourmens,
Gronder en son ame
Tous les élémens :

L'eau qui se courrouce
Cherche à le briser :
Ta main ferme et douce
Doit la maîtriser.

Dans la vie on nage
Au milieu des pleurs
L'amour au rivage
Fait croître des fleurs.

Viens, oh! mais viens vite :
Car las de souffrir
Son cœur tant palpite
Qu'il pourrait mourir.

**Son ame inspirée
Voit dans l'avenir
La route éclairée :
Ange! il faut venir!**



47

A UN POÈTE.



A UN POÈTE.

Est-ce par modestie, ou par un choix de gloire,
Qu'en nos brillans salons, de mémoire en mémoire
 Volent vos chants harmonieux ?
Dédaigneux d'un public à bravos unanimes

Dites, préférez-vous les succès anonymes

Que vous avez, poète, aux cieux ?

Et pourtant sur le char glorieux qui vous traîne

Votre pudique nom fut jeté dans l'arène

Retentissant par mille échos :

Et ce char parcourant votre divin empire

Vous ouvrit le théâtre et vous nomma Shakspeare,

Shakspeare, roi de vingt rivaux !

Pour moi, quand je relis ces chanteuses ballades,

Qui donnent à nos sens de douces sérénades,

De gais et suaves concerts,

Ces odes, ces sonnets, ces fabliaux faciles

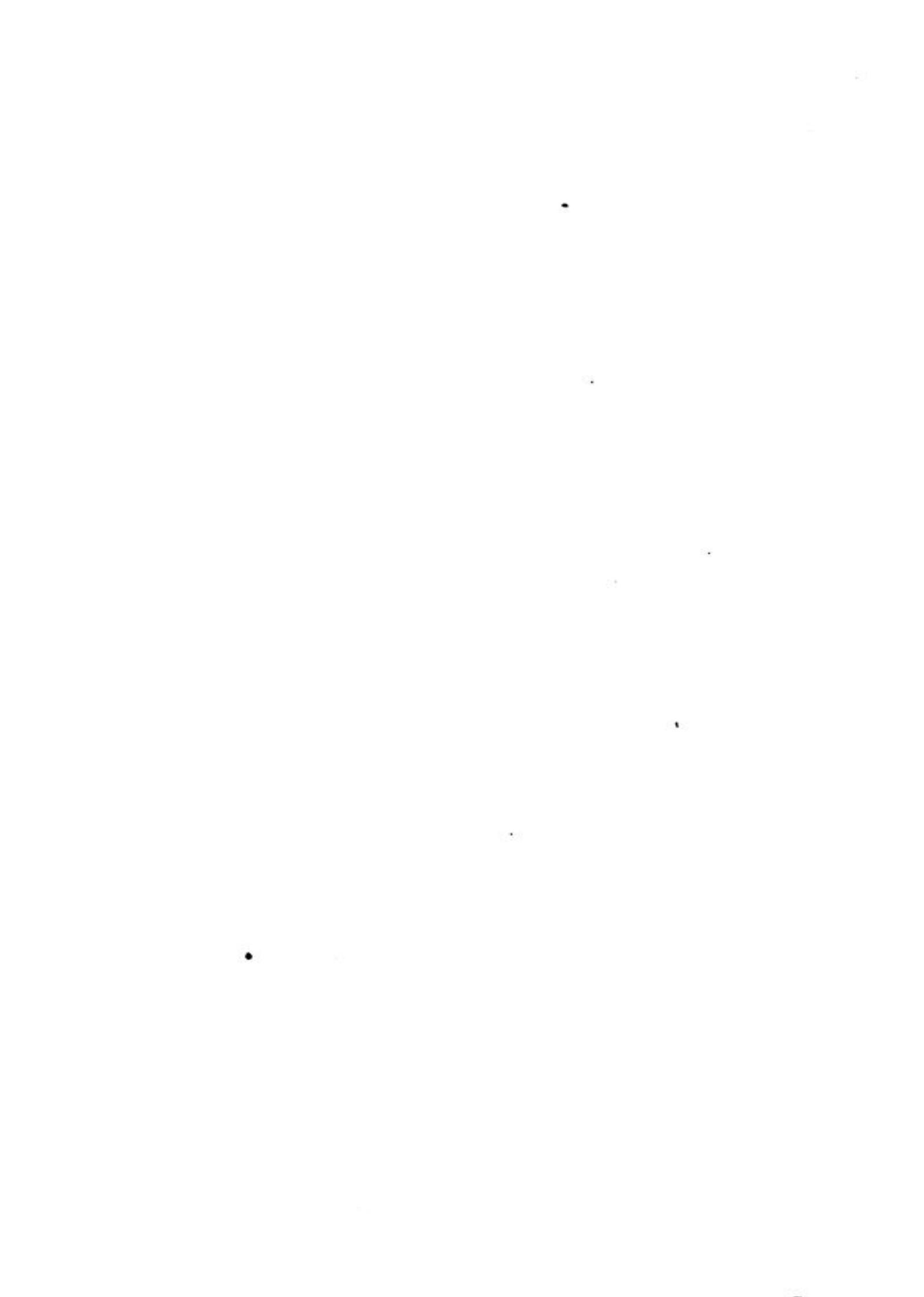
S'empressant à venir, gracieux et dociles,
Semer des fleurs en nos déserts :

C'est alors que j'attends, harmonieux trouvère,
L'émule de Racine, à la muse sévère,
Qui sur les maux d'autrui réclamera nos pleurs!
Viens donc le beau jour où, par un doux prestige,
Quand vous avez déjà fertilisé la tige,
Succéderont les fruits aux fleurs.



**A UNE ENFANT
DE DIX ANS.**





**A UNE ENFANT
DE DIX ANS.**

• —

**Quoi donc! tu n'es plus occupée
De tes jeux! ta belle poupée
Reste seule et triste en son coin!
De ton dédain elle est chagrine :**

Regarde ! elle te fait la mine :
De sa toilette elle a besoin.

Autrefois sa riche parure
Était brillante, et sa coiffure
Était lisse comme un miroir :
Souvent tes petits doigts pour elle
Chiffonnaient rubans et dentelle,
Et tout est là dans le tiroir !

Si l'on ne t'admire et te loue ,
Pourquoi cette coquette moue ?
Ces airs affectés et boudeurs ?
Veux-tu donc enlaidir ton ame
Des pauvres vanités de femme ?
A dix ans veux-tu des flatteurs ?

Crois-moi, ne vieillis pas ton âge,
 Ou redoute que son passage
 Flétrisse tes traits délicats :
 Retiens, retiens l'heure frivole :
 Quand cette rieuse s'envole,
 Rieuse, elle ne revient pas.

A nous autres les lourdes chaînes,
 Les amours où naissent les haines,
 Les chers et douloureux plaisirs :
 Soif d'or, ambitions avides,
 Qui rongent, fouillent nos cœurs vides
 Tout gonflés d'envieux désirs.

A nous aussi menteuse image !
 Bonheur.... fantastique mirage

Que bien loin, bien loin on poursuit ;
C'est l'île déserte, inconnue :
C'est l'éclair qui perce la nue,
Et qui s'éteint alors qu'il luit....

A nous amour et calomnie !
Le sommeil brûlé d'insomnie :
A nous les larmes, les regrets !
A toi les chimères berceuses,
A toi les douces nuits dormeuses,
A toi le beau lac pur et frais !

Pour ta petite ame fragile,
Dieu te fit tout chagrin docile ;
Tes yeux ont de joyeuses pleurs :
Ton ignorance salutaire

Ferme par un prudent mystère
L'abîme que couvrent des fleurs.

Dans ton jeune cœur tout s'efface :
Ce qu'il perd un rien le remplace ,
Le moindre plaisir le remplit :
Une gaze , une fleur nouvelle
Sur ta lèvre aussitôt rappelle
Ce sourire qui t'embellit.

Comme la fleur des champs qui brille,
N'as-tu pas ta grâce gentille
Et ton tant naïf abandon ?
Sois donc enfant folle et légère !
Vas ! un jour , tu sauras que plaire
N'est pas toujours un heureux don.



LA JEUNE FIANCÉE.

LA JEUNE FIANCÉE.

Pourquoi sur un sein blanc la blanche fleur qui brille ?

Pourquoi ces bruits d'hymen, apprêts tristes et doux ?

Pourquoi tous ces parens près de la jeune fille,

Souriant à l'espoir de lui voir un époux ?

Laissez vivre l'enfant que vous fîtes si belle !
L'enfant que votre amour éleva pour charmer,
Couronne de respects, parure maternelle,
Force dont notre Dieu voulut bien vous armer !

Laissez, laissez la vie à cette frêle plante
Tant de fois arrosée à vos craintives pleurs,
Embellie aux doux soins de votre main savante,
Que votre orgueil greffa des plus charmantes fleurs.

Laissez-la vivre encor ! De sa légère tête
Pensive pour un bal, aux apprêts enivrans,
Ne troublez pas si tôt et la joie et la fête
Par des pensers de cœur cruels et déchirans.

Laissez-la vivre encor ! Son ame a de votre ame :
 Et son instinct d'aimer, qui lui donna ? C'est vous.
 Attendez, attendez l'époux qu'elle réclame,
 Celui que sous le ciel Dieu fait naître pour nous.

Laissez-la vivre encor ! A l'autel entraînée,
 Formera-t-elle un nœud qu'elle maudit tout bas,
 Comme la jeune vierge au cloître condamnée,
 Jure un hymen sacré que son cœur ne veut pas ?

Est-ce vivre, ô mon Dieu ! que donner tous ses charmes
 Sans qu'ils soient revêtus des voiles de l'amour :
 Toute pâle et baignée au ruisseau de ses charmes,
 Se livrer, sainte proie, à la faim du vautour ?

Est-ce vivre, ô mon Dieu ! que profaner sa bouche
Aux plaisirs sans bonheur par le devoir tracés,
Comme dans un tombeau rester froide en sa couche,
Et rendre des baisers que la haine a glacés ?

Est-ce vivre, ô mon Dieu ! qu'avoir un cachemire,
Riches tissus légers, écrin éblouissant,
Où notre vanité se caresse et se mire,
Que la mode ternit et rejette en passant ?

Ce qu'il lui faut pour vivre, oh ! ce n'est pas un monde
Où les plaisirs bruyans étouffent le bonheur,
Où les soupirs de l'ame et la brise sur l'onde
S'égarent sans écho, remontent en vapeur.

Pour l'amour et la vie il faut amour et vie !
Un souffle frais et pur aux étoiles des cieux,
Les beaux bras de la nuit à la lune ravie,
La chaste poésie à l'amour pur des dieux.

Laissez l'illusion à sa folle jeunesse,
Et ses rêves dorés où la vierge s'endort :
Laissez-lui ses instans ! Trop tôt vient la vieillesse
Désenchanter la vie, et nous montrer la mort!!!





EXCUSE.



EXCUSE.

—

**Ne suis-je pas sa confidente ?
N'a-t-il pas versé dans mon cœur
Tous les maux que son ame ardente
Trouva dans sa part de bonheur ?**

Trompé dans sa première vie,
Ma voix sait encor le charmer :
Ma mère, je suis son amie :
Comment ne pas l'aimer ?

D'un œil d'amour perçant la nue,
Le soleil épure les cieux ;
Ainsi ma croyance ingénue
A l'espérance ouvrit ses yeux :
Lui généreux à reconnaître
Celle qui sut le ranimer,
Il est mon premier, mon seul maître !
Comment ne pas l'aimer ?

Son regard est si doux, si tendre !
Son silence parle si bien !

Je voudrais ne pas le comprendre ,
Et je réponds avec le mien.
Quand je crois prendre un air sévère ,
D'un mot il sait me désarmer ;
Et puis il t'aime tant, ma mère!
Comment ne pas l'aimer ?



RÊVE.

RÊVE.

Mon ame fatiguée et triste de s'ouvrir

A mes yeux demandait des larmes :

Il est de ces douleurs qu'on se plaît à nourrir ,

Il est des ennuis plein de charmes !

Le ciel à nos chagrins donne souvent des pleurs,
Comme la rosée à la terre :
Il glisse en nous l'espoir qui berce le malheur,
Comme un enfant berce sa mère.

Mon ame respirait, ainsi qu'en un tombeau
Peut respirer la jeune vie ;
Et tout mon avenir brûlait comme un flambeau
Que le pâle cercueil envie.

J'étais dans un palais tout muré d'arbres verts,
Large et délicieuse enceinte :
Tous les chanteurs ailés qui charment l'univers
Disaient leur bonheur ou leur plainte.

Leurs chansons m'apportaient un baume où se calmait

Ma douleur amère et pleureuse :

Et ma pensée en moi comme un lac pur dormait :

Je crus mourir!... J'étais heureuse !

Mon ame aventureuse avait quitté mon corps

Pour aller au séjour de l'ange :

Elle errait dans le ciel, comme le son des cors

Où l'air pur des cieux se mélange.

Dans ce monde infini tout souffle était parfum ;

Là les jardins n'avaient pas d'âge :

Ils étaient toujours verts : l'aquilon importun

N'en glaçonnait pas le feuillage.

**

J'admirais le soleil, ce beau lustre éternel,
 Qui brûle pour chauffer la vie :
La lune froide et triste, au regard solennel,
 De la tombe seule est amie.

Là je n'entendais point parler de liberté
 Qui réclame tant de victimes,
Ni du tyran de tous, l'or qui fut décrété
 Pour s'échanger avec les crimes.

Que de mots inconnus dans ce monde amoureux,
 Ces mots que les vices inventent,
Qui font les passions et font les malheureux,
 Séduits par leurs charmes qui mentent !

Là je trouvais l'amour que j'avais tant rêvé ,
L'amour éthéré , poétique ,
Cet amour et de l'ame et du cœur éprouvé ,
Constant , universel , unique !

Là sitôt qu'on s'aimait , ce qu'on avait senti
Tout haut on le disait : Je t'aime !
Mais la bouche et le cœur ne s'étaient pas menti :
C'était la vérité suprême !

Celui qu'en l'autre vie avait choisi mon cœur
Était là : nous mêlions nos ames :
Mais ainsi que moi , jeune , il croyait au bonheur ,
Aux vertus , à la gloire , aux femmes !

**J'étais heureuse ! Hélas ! quand je rouvris les yeux ,
Je vis que ce n'était qu'un rêve ;
Mes regards effrayés ne trouvaient plus les cieux :
J'avais un souvenir comme Ève !!!**



REPROCHE.



REPROCHE.

Oh! tu ne m'aimes pas! tu fais couler mes larmes,

Tu dépouilles mes yeux d'illusions, de charmes :

Tu me fais trembler sur mon sort!...

Et tu me fais trouver la vie amère et lourde:

A travers les plaisirs passant muette et sourde,
Je ne m'arrête qu'à la mort !...

Oh ! tu ne m'aimes pas ! et sur ma lèvre sainte
Tu fais naître souvent le reproche et la plainte
Qui monte et s'adresse à mon Dieu :
Retirée avec lui le soir dans ma prière,
J'implore un lendemain aveugle à la lumière,
Et pour ton bonjour un adieu.

Oh ! tu ne m'aimes pas ! tu déchires mon ame,
Mon ame que tu tiens comme un secret de femme,
Craintive en tes cruelles mains !....
Car tu peux désormais calculer ma souffrance,
Ou promener en moi l'éclair de l'espérance :
De mon cœur tu sais les chemins.

Oh! tu ne m'aimes pas comme un ami sincère
Qui pardonne une amie, ou bien comme une mère
 Qui plaint et n'accuse jamais :

Toi de tes maux passés tu conserves la haine,
Tu rejettes sur moi le reste de ta peine :
 Tu sèmes le trouble en ma paix.

Oh! tu ne m'aimes pas ! Ta crainte s'exagère
Un mot qu'imprudemment dit ma bouche légère,
 Sans avoir passé par mon cœur ;
Mon cœur qui pour toi seul bat si fort et s'élançe,
Qui, fermé par eux tous, pour toi s'ouvre en silence,
 Ou s'enferme avec ton malheur.

Oh! tu ne m'aimes pas ! Dans ce monde, mélange!
Tes pieds ont rencontré trop de boue et de fange :

Jeune, ton ame a trop souffert :

**Tu ne me croiras pas si je dis que je t'aime ,
Et, bien plus que la gloire au brillant diadème,
Que je t'aime avec un désert !**

**Oh ! tu ne m'aimes pas ! Et pourtant comme un livre
Ma pensée à toi seul s'ouvre entière, et se livre
Comme un martyr se donne aux cieux :
Et si ma vanité demande des louanges ,
Si je veux de l'encens qu'on brûle pour les anges,
C'est pour en parfumer tes yeux.**



A MON FRÈRE.



A MON FRÈRE.

Quel est ton bonheur, ô mon frère !
Sans trembler tu vas sur la terre,
Tu peux tout connaître, tout voir :
Moi, la solitude m'éclaire :

Je reste assise avec ma mère
A penser, à coudre le soir.

Avec ta force et ta jeunesse,
Tu peux répondre à qui te blesse,
Protéger ta mère et ta sœur :
Moi, je dois souffrir et me plaindre :
Je suis faible, on ne peut me craindre :
Toute seule à la nuit. .. j'ai peur.

Quittant le berceau de l'enfance,
Tu peux rêver l'indépendance,
Choisir, être ce que tu veux :
Tu peux élaner ta jeune ame
Comme une volontaire flamme :
Je ne puis former que des vœux.

Toi, jeune phalène frivole,
Heureux oiseau qui chante et vole,
Tu peux gaîment fendre les airs :
Moi, j'obéis à la raquette :
Je suis le volant que l'on jette :
Je quitte et je reprends mes fers.

En cheminant ta longue vie,
Tu peux à ton choix, ton envie,
Prendre le suc à toutes fleurs :
Et moi, je suis la tourterelle :
Je mourrai pour être fidèle :
Un seul fera couler mes pleurs.

Dans une ame encor vierge et pure,
Dans le cœur qui tout bas murmure

Tu peux réveiller des échos :
Moi, j'aurai des semblans de flamme :
J'aurai l'illusion d'une ame :
De l'amour j'aurai les lambeaux !

Mais le torrent se précipite :
Le jeune homme qui va trop vite
Use bientôt ses jours trop pleins :
Ah ! cette liberté coureuse ,
Mon ami, qu'elle est dangereuse !
Je te l'envie..... et je te plains.



SOLITUDE.



SOLITUDE.

**Tu peux verser en moi le chagrin goutte à goutte,
Enlever un par un les plaisirs à ma route,
En déraciner toutes fleurs :
Jamais tu ne verras mes pleurs!**

Fais pour moi des secrets , brise ta confiance :
Je pourrai bien laisser soupirer mon offense ,
Ou pâlir mes roses couleurs :
Mais tu ne verras pas mes pleurs !

Mon orgueil, rougissant de ses lâches faiblesses,
Défendra contre toi mon ame que tu blesses
Par tes doutes faux et menteurs :
Mais tu ne verras pas mes pleurs !

Reprends-moi ton amour, et mon ame flétrie
Aussitôt dans le ciel emportera ma vie,
Courbée au souffle des douleurs :
Mais tu ne verras pas mes pleurs !

A V. H.



A V. H.

—

I

**Se peut-il que l'amant de Dona Sol aimé
Porte à d'autres autels son hommage embaumé,
Et promène ses jours en la route fanée
Que d'autres ont suivie, et qu'ils ont profanée ?**

C'est impossible ! Oh non ! venus d'un ciel d'azur ,
 Ces deux jeunes printemps à la divine flamme !
 Eux , à l'hymen candide ! eux , à l'hymen si pur !
 Au riche et beau contrat doté d'amour et d'ame !

S'il était vrai pourtant ce qu'on nous dit de lui ?
 Son Dieu le punirait : son Dieu, dans sa colère ,
 A son génie éteint ravira son appui :
 Il voudra que sa sève et s'épuise et s'altère.

Il voudra que sa voix d'un charme moins puissant
 Séduise les échos qui parlent son langage ,
 Et que son sceptre d'or s'abatte pâlissant,
 Comme un beau front de roi qui se courbe avant l'âge.

Son chant s'exhalera comme un morne concert,
 Comme un soupir de mort perdu lorsqu'il expire :
 Son immortalité s'enfuira de sa lyre,
 Sa gloire séchera comme un arbre au désert.

II

Vous ne saviez donc pas ce qu'était une femme ?
 Une femme à qui Dieu donna pour son malheur
 Une ame !
 Une ame où s'élargit la joie et la douleur ?

A cette femme-là , quand une fois elle aime,
 Vous ne savez donc pas ce qu'il lui faut d'amour ,

*

Et qu'il est dangereux alors qu'en elle on sème
Des germes immortels qu'on arrache en un jour ?

Vous ne le saviez pas ! oh non ! votre insolence
Crut qu'il vous suffisait qu'un être vous aimât ;
Et, pour la conserver, que votre indifférence
Défendit pour jamais qu'un autre la charmât.

Vous l'avez délaissée et choisi devant elle
La courtisane impure au souffle revendu :
Vous avez dédaigné l'épouse chaste et belle :
Indigne, d'un beau ciel vous êtes descendu !

Et votre œil n'a pas vu ses yeux rouges de larmes !
Le chagrin sur sa lèvre et son rire flétri !

Il n'a pas vu combien se ternirent ses charmes
Comme un lis sans rosée aux feux du jour meurtri!

Non, vous ne voyiez pas que, plus fort qu'elle-même,
Son amour s'élançait, qu'elle sur vos genoux,
Sa main dans vos cheveux, et d'une voix suprême
Vous priait de l'aimer, oubliant son courroux.

Vous rejetiez alors sa prière ingénue,
Comme un son importun qu'on chasse loin de soi;
Sa vertu noble et fière à son aide est venue,
Et sa force sublime a relevé sa foi..

Ainsi qu'au froid tombeau d'une défunte amie
Par hasard on envoie un reste de regret,

**Vous accordiez parfois à sa beauté blémie
Un mot fade, un souris distrait.**

**Puis vous vous étonnez qu'elle semble changée,
Vous dites que son cœur est froidement jaloux :
Ne craignez-vous donc pas que son ame vengée
Tressaille encor d'amour pour un autre que vous !**

**Qui souffre a tant besoin d'une ame secoureuse !
Pleurs mêlés à nos pleurs nous font un si grand bien !
Et se plaindre est si doux, qu'on se croit être heureuse
Sitôt qu'on a trouvé malheur à joindre au sien !**

**Revenez au plus vite appuyer sa faiblesse,
Car on est faible alors qu'on a pleuré long-temps :**

•
v

A force de remords et de baisers constans
Ramenez-vous l'amante et toute sa tendresse.

III

Courage à toi, courage à toi qui souffres tant !
Sois généreuse encore et n'ôte à sa couronne
Aucun des beaux fleurons dont sa tête rayonne :
Pour un nouveau bonheur il ne faut qu'un instant.

A toi seule confie et tes pleurs et ta plainte,
Cache l'affreux tourment dont ton ame est atteinte ;
Crains qu'un soupir aigri s'élevant au saint lieu
N'y conte ta douleur, n'en avertisse Dieu.

Attends! il te viendra, reconnaissant et tendre,
Rapporter à ton cœur ce qu'il a pu lui prendre :
Oter à ton amour ses vêtemens de deuil
Et relever ta vie enfermée au cercueil.

Toujours femme pardonne, et Dieu l'a faite au monde
Comme un ange d'oubli, bon ange! dont l'honneur
Est de voir à ses pieds une ame vagabonde,
Mains jointes, réclamer sa grâce pour bonheur.



ATTENTE.

17.

.

.

.

.

.

.

ATTENTE.

—

**Comprends-tu ce que c'est qu'attendre une soirée,
Une belle soirée et promise et leurrée**

Par tout le long du jour ?

Par ce jour qui nous semble une longue semaine

Qui tout en musardant lentement nous amène
Le soir de notre amour ?

Comprends-tu qu'en mon cœur c'est une fièvre lente
Que chaque instant de plus irrite, altère, augmente,
Que c'est mon avenir ?

Sais-tu que je voudrais du temps conduire l'aile
Pour arranger chaque heure, et me l'amener, elle !
L'heure où tu dois venir ?

Sais-tu lorsque quelqu'un passe et frôle ma porte
Que tout mon sang jaillit, qu'à mon oreille il porte
Comme un bruit de tes pas ?

Que mon ame joyeuse alors part et s'élançe
Pour te dire avant moi tout ce qu'en ta présence
Ma bouche n'ose pas ?

Et si ce n'est pas toi , si je me suis trompée,
Connais-tu la douleur dont mon ame est frappée

En ce cruel assaut ?

Pour peu que je l'endorme et close ses paupières,
De mon esprit méchant arrivent les chimères

L'éveiller en sursaut.

Si tu n'es pas venu , quand j'ai de l'espérance
Épuisé tout mensonge, oh ! quelle est ma souffrance ,

Quel est mon désespoir !

Sans oser t'accuser , je maudis le malaise
Qui sur ton front glacé s'étend , circule et pèse

Et nous ravit un soir.

Car je ne puis penser que ton ame oublieuse
Loin de moi puisse vivre , et contente et rieuse ,

Sans le toit de son ciel :

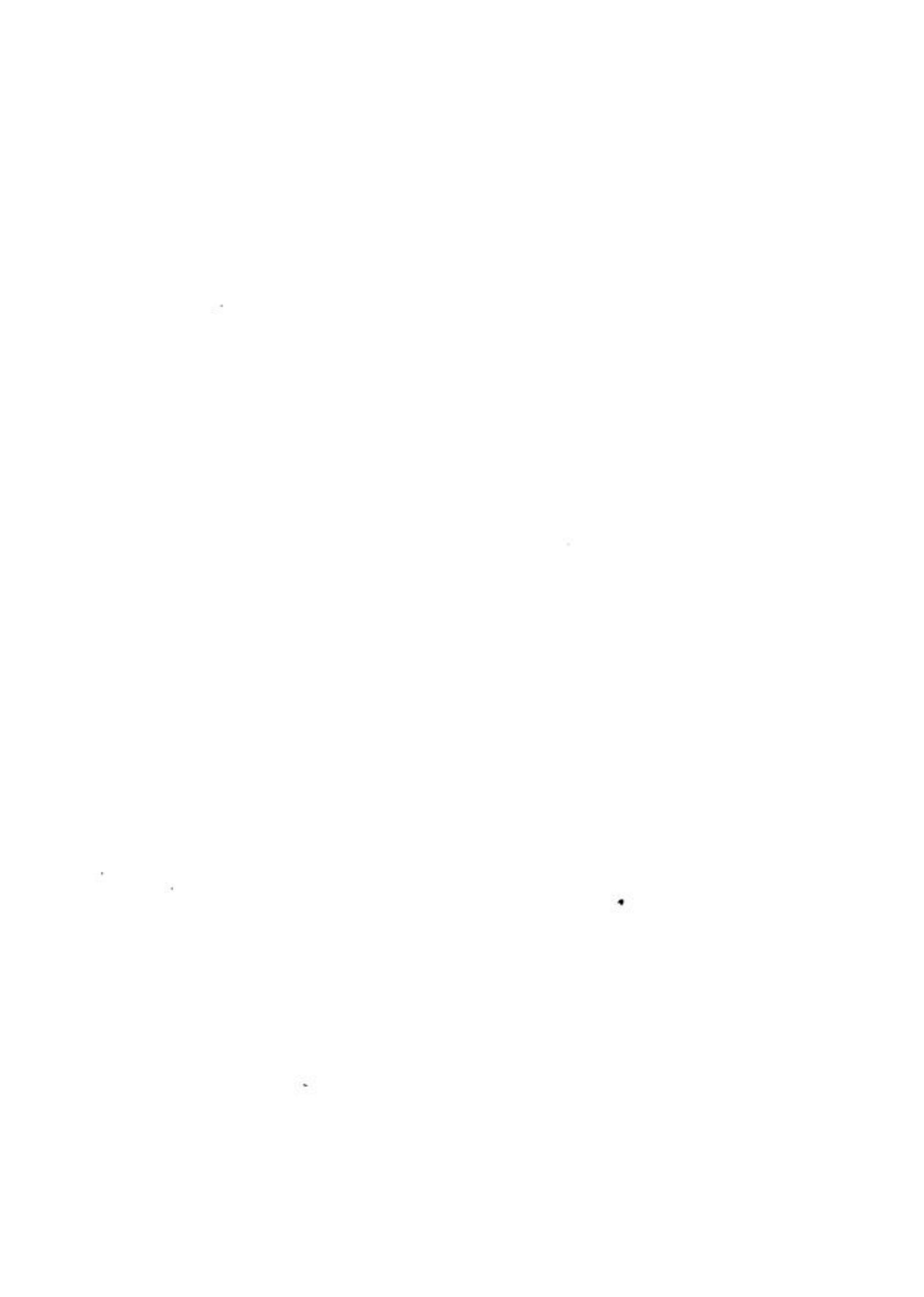
**Oh ! non , pour qu'elle soit vers une autre attirée
Il lui faudrait trouver une flamme éthérée,
Un foyer éternel !**

**Abuse-moi , mon Dieu ! si c'est indifférence,
Que je n'en sache rien ! d'une fausse apparence
Viens , viens me secourir !**

**Je préfère en mon cœur laisser flotter le doute :
La vérité peut-être affligerait ma route,
Et je voudrais mourir.**



DON.



DON.

—

**Ma tête où je fleuronne
Mes cheveux en couronne,
Je te la donnerai :
Sur mon épaule blanche**

Fatiguée elle penche :
Sur toi je l'appuierai.

Vois-tu cette étincelle
Que mon œil noir recèle ?
Je te la donnerai ;
Et ce désir de plaire
Caché sous ma paupière ,
Pour toi seul je l'aurai.

Vois-tu ma bouche rose
Où le souris se pose ?
Je te la donnerai :
Et mon haleine pure ,
Que mon amour épure ?
A toi je l'enverrai.

Sens-tu sous ma ceinture
Mon cœur vrai qui murmure ?
Je te le donnerai :
Et puis encor mon ame
Avec toute sa flamme ,
Je te la garderai.

Tout enfin de moi-même
Avec mon mot : Je t'aime !
Je te le donnerai :
Puis ma coquetterie ,
Et leur idolâtrie,
Je te l'immolerai.

Mes secrets , ce mystère
Que pénètre une mère .

Je te les donnerai;
Et mon orgueil extrême
Levé devant Dieu même !
Je le prosternerai.

Puis selon ton envie
Laisser aller ma vie
Ou l'éteindre avec toi :
Sans regrets et sans crainte,
Mourir comme une sainte
Que réclame sa foi.

Mais quand je m'abandonne ,
Lorsqu'à toi je me donne,
Pour me récompenser
Oh ! moi ! je veux ton ame ,

167

L'oubli de toute femme,

Et ton moindre penser.





A MON ÉTOILE.

•

A MON ÉTOILE.

—

Viens , ô mon étoile :
Lève enfin ton voile ,
Car voici la nuit :
Auprès de la lune ,

•

Vois déjà plus d'une
Apparaît et luit.



Brillante paillette ,
Mon regard te guette
Dans le firmament :
Lumière d'Asie ,
Tu fais jalousie
Même au diamant.

Discrète et prudente ,
Sois ma confidente :
Écoute ma voix :
Et dans cette vie
Plus une autre amie
N'obtiendra mon choix.

Sur la pauvre terre
Tout est à l'enchère
Jusqu'à l'amitié,
Qui toujours rançonne
Et jamais ne donne
Juste une moitié.

Et moi trop sincère,
Mon ame me serre
Pleine de douleur,
Quand celle que j'aime
Autant que moi-même
N'ouvre pas son cœur.

Prends donc mes pensées :
Les moins insensées

Vers toi voleront.
Secouant leurs chaînes,
De plus libres rênes
Te les conduiront.

Dieu te fait connaître
Du jour qui va naître
La gloire ou l'écueil ;
Tu sais de la fête
Qui fleurit ma tête
La joie et le deuil.

Astre qui devine,
Lumière divine,
Détourne mes pas
Des routes pierreuses,

Noires, orniéreuse,
Que je ne vois pas.

Car je dois te suivre :
Ma vie est un livre
Ouvré en tes mains :
Fais qu'à chaque page
S'éloigne un nuage
Pour mes lendemains !





JALOUSIE.



JALOUSIE.

**Par un penser jaloux mon ame est poursuivie :
Tu m'aimes, me dis-tu ? Mais hélas ! en ta vie,
Combien autour de toi l'as-tu de fois jeté
Ce mot, si doux au cœur qu'il est facile à croire ?**

Mot qui retrouve en nous une longue mémoire
Alors qu'à notre oreille une voix l'a porté!

Combien as-tu de fois et de ta bouche même
Prononcé ce mot-là , dit à d'autres : Je t'aime!

Comme à moi tu l'as dit!

Que sais-je ? mieux encor tu le faisais connaître
Avec moins de talent , plus tendrement peut-être ,
Et sans ta vanité qui de moi s'applaudit.

Ta frivole jeunesse éparpilla ton ame ,
Sans choix et sans raison , comme brûle la flamme
Parsemant l'air ingrat du plus beau de son feu ,
Par de lâches soupirs mendiant leurs conquêtes,
Tu portas ton amour à de vaines coquettes
Riant d'un pauvre amant et de son gauche aveu.

Moi , pendant ce temps-là rêveuse et solitaire,
A l'étude occupée, et cherchant le mystère,
Avare d'ajouter quelques dons à mon cœur,
Cultivant mon esprit, l'arrosant de mon ame,
Me donnant les vertus que mon sexe réclame,
Afin que d'un époux je comble le bonheur,

Je m'instruisais aussi du malheur d'être femme :
Femme , il lui faut choisir des plaisirs ou du blâme :
Comme en une prison entrer en la vertu :
Cette vertu sévère, appelant anathème
Sur celle qui, sans loi, se donne à ce qu'elle aime
Et foule un préjugé sous sa force abattu.

Et quand je déplorais l'insolente injustice
Qui vous donna l'autel, à nous le sacrifice,

On me disait qu'ainsi chaque lot était fait :
Que pour nos cœurs d'or pur nous avions un mélange,
Un baiser défraîchi pour notre baiser d'ange,
Pour notre désir vierge un désir satisfait.

On me disait que moi, qui me conservais pure,
Évitant à mes pas toute ombre de souillure,
Je le retrouverais lassé d'avoir couru,
Celui-là que ma voix appelait en silence,
Ma vie, un autre moi, que j'aimais à l'avance :
On disait vrai ! voilà comme il m'est apparu !

Me contant ses amours, ses folles jalousies,
Les plus beaux de ses jours, ses sottes fantaisies,
Et ses premiers combats, et ses premiers émoi :
De sa jeunesse ainsi me feuilletant les pages,

Sa confiance aveugle amassait les nuages
Qui, sombres, s'en venaient fondre et pleurer en moi.

Que cela fait de mal à penser ! Quoi ! cet être
Que Dieu pour une seule, une seule a fait naître,
Futile papillon, va dans mille jardins,
Caressant toutes fleurs où son aile l'entraîne,
Prodiguer ses baisers aussi bien à leur reine
Qu'à cette fleur commune, objet de ses dédains.

Pardonne, mon ami ; mais je ne sais rien feindre.
Oh ! je ne t'en veux pas : ma pensée à se plaindre
Se soulage, vois-tu ! Non : je ne souffre plus
Alors que loin de moi j'ai jeté cette lave,
Semblable au noir volcan qui jette avec sa bave
Les élémens de mort dans son sein confondus.

Tu m'aimes , dis-le moi ! cette mélancolie
Soupçonneuse et méchante , oh ! non , cette folie
Je ne la croirai plus ; je n'entendrai que toi :
Dis-moi que ton amour est veuf encor de femme ,
Dis que tu m'as gardé ta virginité d'ame ,
Et que ton cœur jamais n'a su battre sans moi.



MESSAGE.

*



MESSAGE.

•

—

En rayon de flamme ,
En sylphe, oh ! mon ame !
Vite change-toi :
A celui que j'aime

**Va porter toi-même
L'écho de ma foi.**

**Pour sa jalousie,
Folle fantaisie,
Porte-lui mes yeux,
Ma bouche adorée,
Toute consacrée
Aux baisers des cieux !**

**Porte en sa demeure,
Ma gaîté qui pleure
La nuit et le jour ;
Prends à cette fête,
Mon cœur qui s'apprête
Tout paré d'amour.**

Mais reviens me dire
Quel est son sourire,
Comment bat son cœur :
Si son ame émue ,
Charmée à ma vue ,
Croit tout son bonheur !

Si sa plume active
S'arrête captive
A mon souvenir ,
Et si sa pensée ,
Au ciel élancée,
Descend me bénir !

Si sa rêverie,
Tendre causerie ,

Fleuve au doux émoi,
Fidèle et constante
A sa jeune amante,
Lui parle de moi!

En rayon de flamme,
En sylphe, oh! mon ame!
Vite change-toi :
Et reviens de même
De celui que j'aime
M'apporter la foi.



A UN CHEVEU BLANC.

•
A UN CHEVEU BLANC.

**Dans ma chevelure négresse
Que fais-tu, pauvre cheveu blanc ?
Pourquoi flotter sur une tresse
Comme un cygne sur un étang ?**

Pourquoi sur l'arbre de jeunesse
Toi seul as-tu déjà fléchi ?
Est-il un mal que je connaisse
Où ton fil d'ébène ait blanchi ?

En toi serait-il donc une ame
Aussi, pour aimer et souffrir ?
Est-ce un soupir de quelque flamme
Qui s'en est venu te flétrir ?

Ou bien, serait-ce ma pensée
Orgueilleuse à prendre son vol,
Qui, dans son gouffre trop pressée,
Aurait si tôt brûlé le sol ?

**Va , ne crains pas que je t'arrache ,
Ainsi qu'en la verte forêt ,
Sans respect tombe sous la hache
L'arbre dont l'éclat disparaît ?**

**Pour ta grave métamorphose
Ne crains pas de mourir avant !
Qu'un regard coquet soit la cause
Que ma main t'abandonne au vent !**

**Comme on voit parfois la pervenche
Au matin percer le gazon ,
Avant que ma tête soit blanche ,
Trace une ligne de raison.**



EGOÏSME.

**



EGOÏSME.

—

**Que me fait l'orage ,
Sa fougueuse rage ?
N'ai-je pas ma foi ?
N'es-tu pas en moi ?**

Que le ciel arrange
La saison qui change :
Le printemps je voi :
N'es-tu pas en moi ?

Un trône s'écroule ,
Un roi tombe et roule :
Que m'importe un roi ?
N'es-tu pas en moi ?

Pour une patrie
On se crucifie :
La seule c'est soi :
N'es-tu pas en moi ?

Qu'importe le monde
Et son œil qui fronde ?

Qu'importe sa loi ?
N'es-tu pas en moi ?

Sa froide opulence ,
Sa riche insolence
Me font peu d'émoi :
N'es-tu pas en moi ?

Qu'importe le doute
Semé sur la route ?
En mon Dieu je croi !
N'es-tu pas en moi ?

La mort je défie !
Je le sens, ma vie
Se double de toi :
N'es-tu pas en moi ?



MENACES.



MENACES.

—

**Sois encor jaloux !
Par cette contrainte,
Tu verras la feinte.
Régner entre nous.**

**Sois encor jaloux !
De crainte de plaire,
Je rendrai sévère
Mon œil tendre et doux.**

**Sois encor jaloux !
Maussade, et chagrine
Je teindrai ma mine
D'un sombre courroux.**

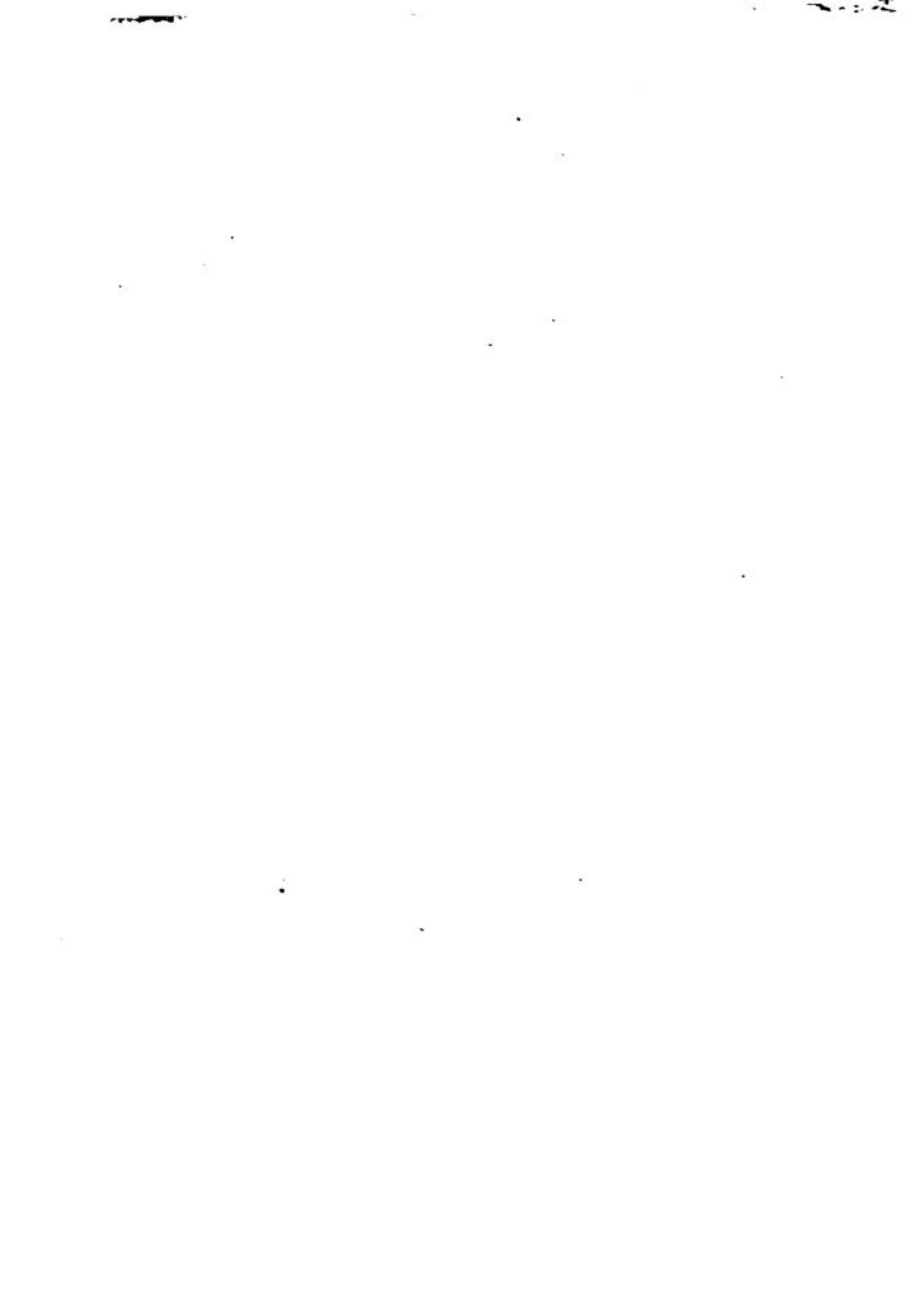
**Sois encor jaloux !
Si mon désir m'aide,
Je me ferai laide
Comme les hiboux.**

**Sois encor jaloux !
Personne en son ame
D'une telle femme
N'envîra l'époux.**





LA CAPTIVE DE BLAYE.



LA CAPTIVE DE BLAYE.

**Ah! combien je la plains la royale exilée
Qui naquit pour souffrir et pour verser des pleurs!
Ange de Saint-Louis, qui, du ciel envolée,
Descendit parmi nous pour chercher des douleurs!**

A tous les désespoirs apportant l'espérance,
A tous les indigens apportant le bonheur,
Chacun de ses instans calmait une souffrance,
Et chacun de ses pas effaçait un malheur.

Quand tout rendait hommage à sa gloire nouvelle,
Quand les fronts se courbaient, mon Dieu ! pour l'adorer,
Tu lui donnas, à l'âge où la vie est si belle,
Près du lit nuptial une tombe où pleurer.

Nous la vîmes, voilant le grand deuil de son ame,
Couvrir son pâle front de perles et de fleurs,
Parer fêtes et bals de sa grâce de femme,
Avec son doux sourire humide encor de pleurs.

Elle encourageait tout, science et poésie :
Du génie et des arts inspirait le pinceau ;

Et la gloire aujourd'hui, reconnaissante amie,
Des fleurs de l'espérance orne un royal berceau.

Comme elle chérissait cette France légère,
Où le jour de tendresse est un jour inconstant;
Où l'enfant oublieux des baisers de sa mère,
N'aime qu'avec transport, mais n'aime qu'un instant.

Des Français, des ingrats la tiennent prisonnière !
Pour tant de souvenirs de bienfaits et d'amour,
Entre elle et ses enfans on jette une barrière :
En un cachot horrible on a changé sa cour !...

Mais qui donc oserait et juger et connaître
L'invisible flambeau qui marche devant nous ?
Des peuples et des rois celui-là seul est maître,
Celui-là qu'a deux mains nous prions à genoux.

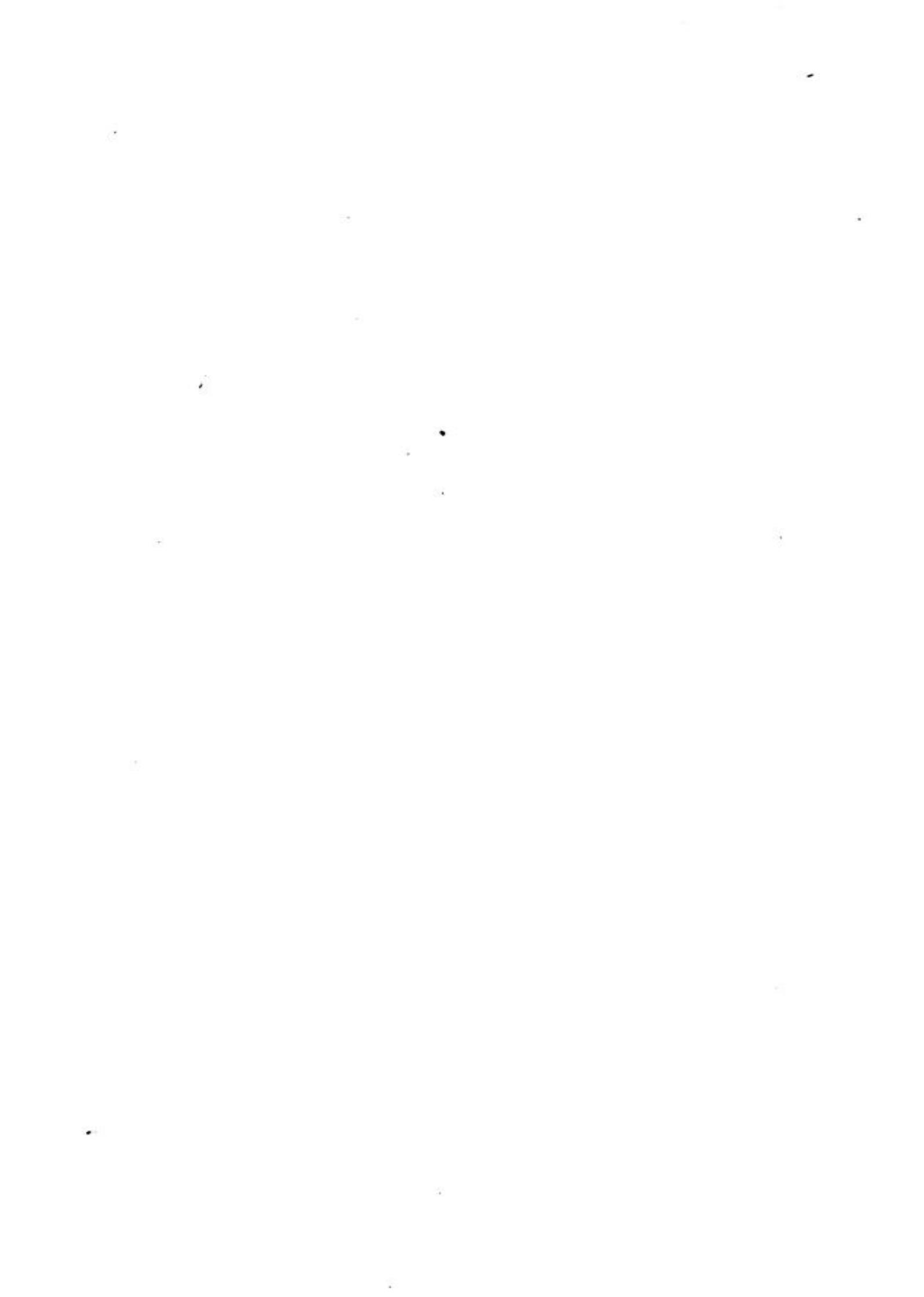
**Ce Dieu qui d'un seul mot défait ce que veut l'homme,
Renverse le pouvoir dont il n'est point l'appui :
Ce Dieu qui fait un roi, le choisit et le nomme,
Démolît un palais qui se bâtit sans lui.**

**Ce n'est pas pour mourir qu'il mit tant de courage
Dans une jeune mère, aux membres délicats :
Bientôt, pour accomplir son immortel ouvrage,
Il brisera le fer hérissé sous ses pas.**

**Qui pourrait arrêter celle qu'un fils envoie ?
Pour nous, cœurs enflammés de croyance et d'amour,
L'œil ouvert sur le but, suivons-la dans la voie :
Car savons-nous où Dieu veut la conduire un jour ?**



LES VICTIMES
DES CINQ ET SIX JUIN.



**LES VICTIMES
DES CINQ ET SIX JUIN.**

—

**Les pauvres enfans ! ils sont morts !
De la patrie en deuil lugubres hécatombes !
La France insoucieuse efface ses remords,
Et tout un an d'oubli creuse, creuse leurs tombes.**

C'était une homicide et barbare moisson !

Les plus sages d'entre eux avaient vingt ans peut-être :

Vingt ans! oh! les beaux jours, la riante saison !

Pour orner le néant, mourir.... et ne plus être !

Est-il vrai que cet âge, incrédule à la mort,

Jette à tous les dangers que la gloire présente

Son ame qu'il sent battre et s'agiter si fort ?

Ce qu'il croit il le veut, ce qu'il rêve il le tente.

A tous même naissance et même royauté!

Criaient-ils, qu'à nos cœurs tout jeune cœur réponde!

Et leur belle chimère avait dit : Liberté!

Égalité pour tous! pour tous l'air et le monde!

Les fous ! ils ont brisé tout un large avenir ,
Comme un éventail d'or brisé dans une fête :
Sans attendre que Dieu leur eût dit de venir,
Vers le ciel en chantant ils ont levé la tête.

Leurs accens inspirés, une dernière fois ,
S'exhalaient pour le peuple en un pieux cantique :
La vie, en les quittant, n'était plus qu'une voix
Dont le dernier soupir était : La république !

La république, hélas ! pour s'éteindre elle a lui.
Malheureux holocauste, elle a rivé nos haines :
Que le bourreau triomphe, et la France est pour lui :
Que le héros succombe, elle insulte à ses chaînes.

**Et leur tombe est muette ! une mère , une sœur ,
Quelques amis , peut-être une amante chérie ,
Y viennent en pleurant échanger leur douleur ;
Car voilà toute la patrie....**

FIN.

TABLE.

	Pages.
UN MOT.	v
MÉLANCOLIE.	1
A MA MÈRE	9
PRIÈRE A DIEU.	17
SA DÉSILLUSION	25
DOUTES.	31
A LAMARTINE.	35
PRESENTIMENT.	43
A CHATEAUBRIANT.	49
A VICTORINE.	59
LA GLOIRE.	65
DÉPART POUR CHANTILLY.	71
LES SOUHAITS.	77
A CLORINDE.	87
A UN POÈTE.	93
A UNE ENFANT DE DIX ANS.	99
LA JEUNE FIANCÉE.	107
EXCUSE.	115
RÊVE.	121
REPROCHE.	129
A MON FRÈRE.	135
SOLITUDE.	141

	Pages.
A. V. H.	145
ATTENTE.	155
DON.	161
A MON ÉTOILE.	169
JALOUSIE.	179
MESSAGE.	185
A UN CHEVREU BLANC.	191
ÉGOÏSME.	197
MENACES.	203
LA CAPTIVE DE BLAYE.	209
LES VICTIMES DES CINQ ET SIX JUIN.	215



VIN DE LA TABLE.

